This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DK26
B67
1897

STANFORD
LIBRARIES

Ph. Bourdillon

En Russie

Notes de Voyage

Août - Septembre

1897

DK26
B67
1897

STANFO
LIBRARI

Ph. Bourdillon

En Russie

Notes de Voyage

Août - Septembre
1897

F. de Siebenthal, imp.r Rue Petitot 11, Genève

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

Lecteurs !

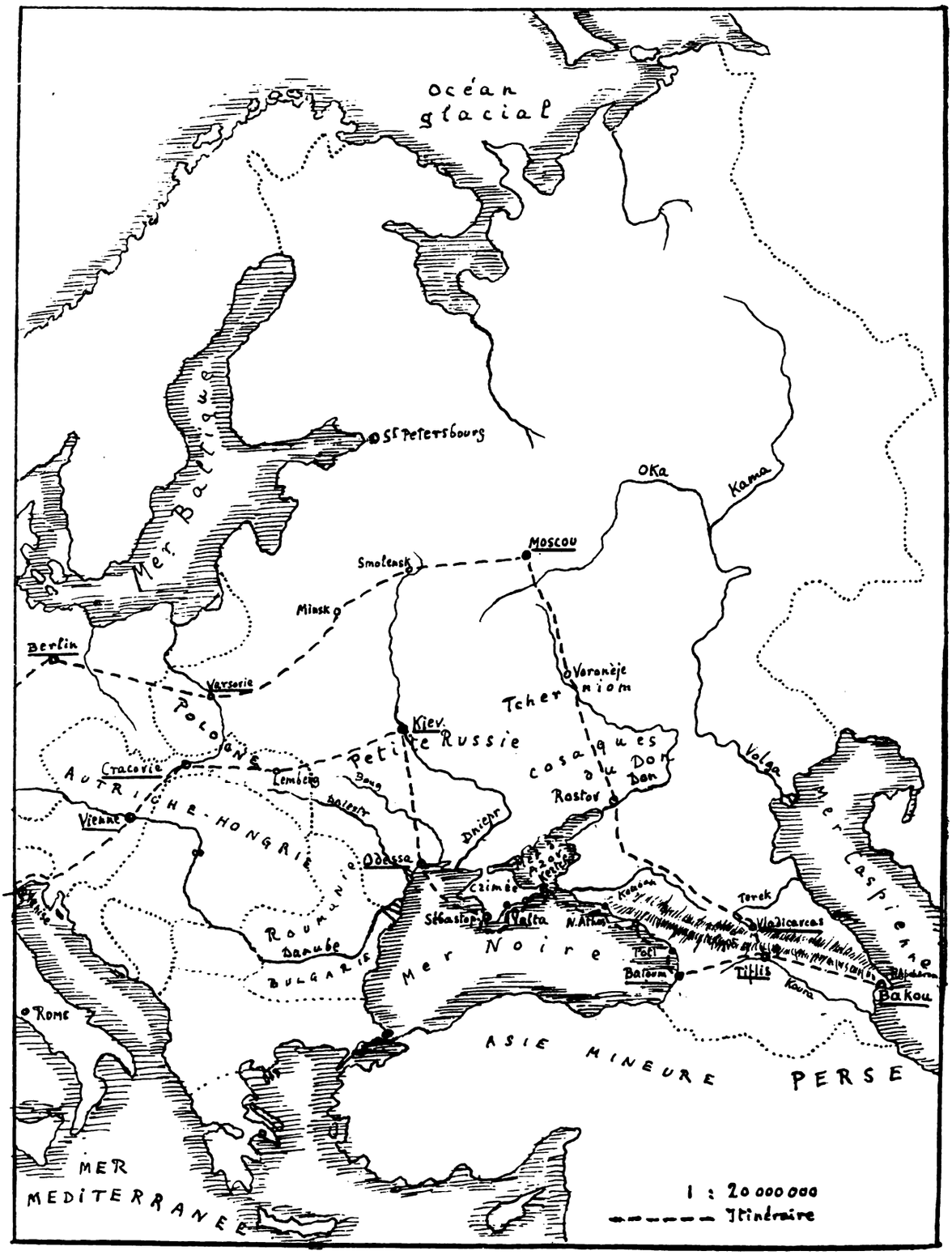
Ne cherchez pas dans ce récit plus que nous n'avons voulu y mettre ; ce ne sont que de simples notes, prises au cours de la route et des croquis faits sur place, impressions très superficielles, mais en tout cas sincères, et que nous sommes heureux d'offrir à ceux qui nous ont suivis en pensée et peut-être .... en nous enviant.

P. Bourdillon

narravit

H. Revilliod

del.

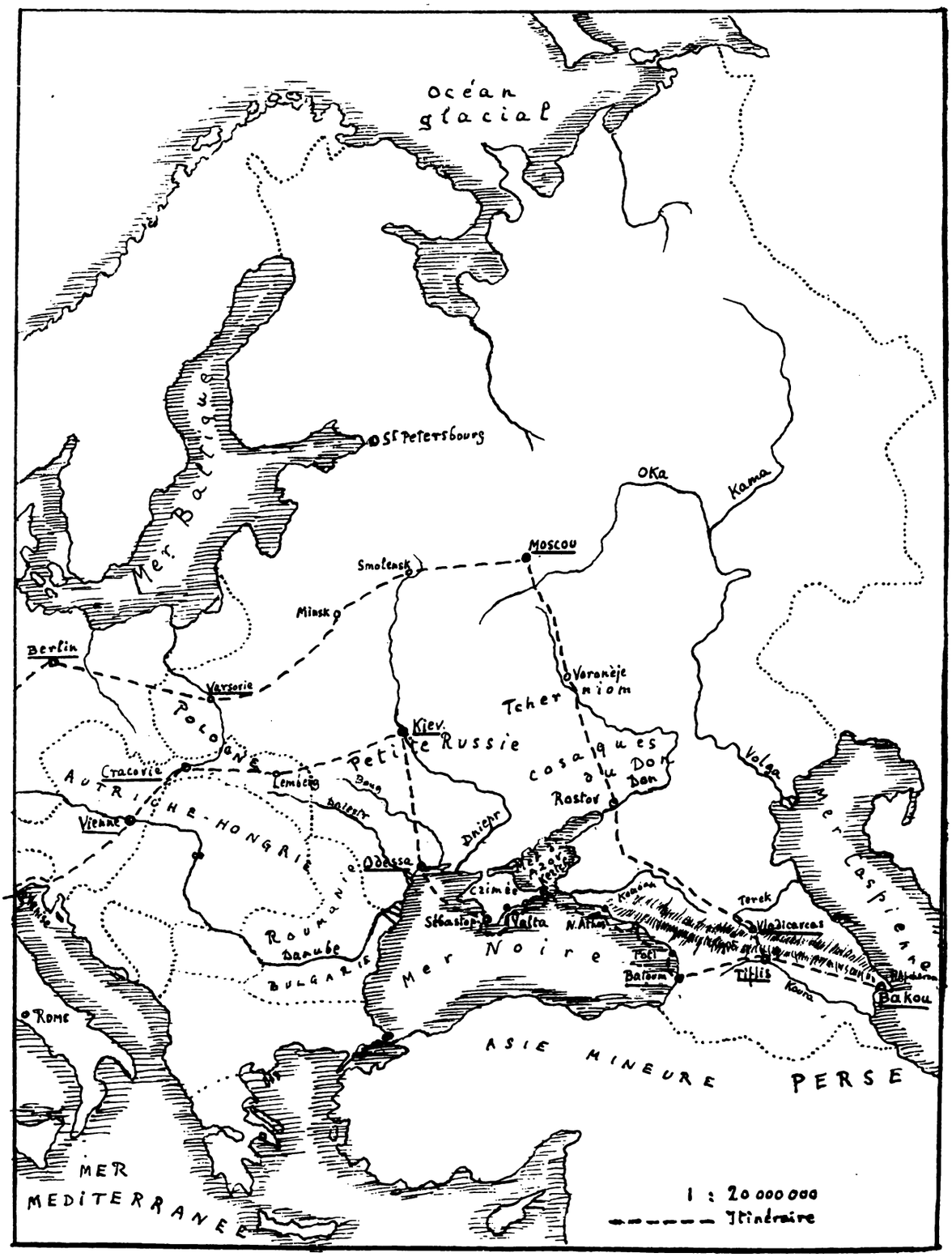

Océan glacial
Mer Baltique
St Petersbourg
Oka
Kama
Moscou
Smolensk
Minsk
Berlin
Varsovie
Voronèje
Tchernïom
Kiev
Petite Russie
Cosaques du Don
Don
Rostov
Volga
Mer Caspienne
Cracovie
Lemberg
Bug
Dniestr
Dniepr
Vienne
Odessa
Czimée
Sébastop
Yalta
N. Athos
Terek
Vladicaucas
Tiflis
Kouta
Bakou
Danube
Mer Noire
Batoum
Rome
ASIE MINEURE
PERSE
MER MEDITERRANEE
1 : 20 000 000
Itinéraire

Gens superstitieux qui vous mettez en route, voulez-vous un conseil pour voyager sous de bons auspices : Partez un Vendredi 13 ! Cette date doublement menaçante veillera sur vos pas, vous réservera toutes les bonnes chances, vous permettra d'en profiter largement et vous reconduira ensuite sains et saufs à vos foyers. Mais voici un autre conseil, et bien plus sûr : Soyez jeunes, ayez le cœur léger, l'esprit large, l'œil ouvert et pas blasé, le caractère bien fait et l'estomac solide — alors, quoiqu'il arrive vous ferez toujours bon voyage, et vous le ferez doublement bon si vous êtes deux à remplir ces conditions et que vous partiez ensemble, liés déjà d'une vieille et solide amitié.

C'est bien pénétrés de l'infaillibilité de ce précepte que montaient en wagon le 13 Août 1897 Henri Revilliod et Philippe Bourdillon — le premier laissant poindre hors de ses goussets les pointes acérées de toute la gamme des bons crayons Koh-i-noor, le second la poitrine croisée par les courroies de plusieurs appareils photographiques.

La voiture est bondée. Un juif allemand assis à côté de Bourdillon ouvre la conversation en lui demandant combien il a payé son Kodak, puis devenant plus intime il demande : « Wo fahren-Sie hin ? » - « A Moscou. » — il ne comprend pas. « Nach Moskau. » — il n'entend pas ; l'effet est manqué !

C'est pourtant bien à Moscou que nous allons, quand même nous sommes dans un train fait comme tous les trains, et en compagnie de braves gens qui descendront les uns à Dijon ou à Lausanne, les autres, très fiers d'aller aussi loin, à Bâle peut-être ou même en Allemagne ! Nous allons à Moscou pour prendre part (?) au XIIe Congrès international de Médecine et surtout pour faire un joli tour d'Europe et


Océan glacial
Mer Baltique
St Petersbourg
Oka
Kama
Moscou
Smolensk
Minsk
Berlin
Varsovie
Voronèje
Tchernom
Kiev
Petite Russie
Cosaques du Don
Don
Rostov
Volga
Mer Caspienne
Cracovie
Lemberg
Bug
Dniestr
Dniepr
Vienne
AUTRICHE-HONGRIE
Odessa
Czimée
Sébastop
Yalta
N. Athos
Terek
Vladicaucas
Danube
BULGARIE
Mer Noire
Batoum
Tiflis
Kaura
Bakou
Rome
ASIE MINEURE
PERSE
MER MEDITERRANEE
1 : 20 000 000
Itinéraire

Gens superstitieux qui vous mettez en route, voulez-vous un conseil pour voyager sous de bons auspices : Partez un Vendredi 13 ! Cette date doublement menaçante veillera sur vos pas, vous réservera toutes les bonnes chances, vous permettra d'en profiter largement et vous reconduira ensuite sains et saufs à vos foyers. Mais voici un autre conseil, et bien plus sûr : Soyez jeunes, ayez le cœur léger, l'esprit large, l'œil ouvert et pas blasé, le caractère bien fait et l'estomac solide — alors, quoiqu'il arrive vous ferez toujours bon voyage, et vous le ferez doublement bon si vous êtes deux à remplir ces conditions et que vous partiez ensemble, liés déjà d'une vieille et solide amitié.

C'est bien pénétrés de l'infaillibilité de ce précepte que montaient en wagon le 13 Août 1897 Henri Revilliod et Philippe Bourdillon — le premier laissant poindre hors de ses goussets les pointes acérées de toute la gamme des bons crayons Koh-i-noor, le second la poitrine croisée par les courroies de plusieurs appareils photographiques.

La voiture est bondée. Un juif allemand assis à côté de Bourdillon ouvre la conversation en lui demandant combien il a payé son Kodak, puis devenant plus intime il demande : « Wo fahren-Sie hin ? » - « A Moscou. » — il ne comprend pas. « Nach Moskau. » — il n'entend pas ; l'effet est manqué !

C'est pourtant bien à Moscou que nous allons, quand même nous sommes dans un train fait comme tous les trains, et en compagnie de braves gens qui descendront les uns à Dijon ou à Lausanne, les autres, très fiers d'aller aussi loin, à Bâle peut-être ou même en Allemagne ! Nous allons à Moscou pour prendre part (?) au XIIe Congrès international de Médecine et surtout pour faire un joli tour d'Europe et

presque d'Orient, pour lequel l'occasion ne se représentera jamais si belle.

Notre petite Suisse est vite traversée, voici Bâle, et la première nuit de vagon commence; puis au matin Frankfort — où, sans même sortir de la gare monumentale et modèle, nous pouvons nous offrir la volupté d'un bon bain pour entrer ensuite, wie neugeboren, dans le Blitzzug qui doit nous conduire à Berlin. Il mérite son nom ce Blitzzug, quelle rapidité vertigineuse à travers la plaine plate et vaste comme une mer, et quelle précision prussienne dans toute son organisation: il faut payer 2 marks pour se retenir une place et avoir le droit de s'y asseoir. De plus il est interdit de stationner dans le vagon. Choisissez! — Jamais une seconde d'arrêt de plus ou de moins que ne prévoit l'horaire impérial, et malheur au voyageur téméraire qui descendrait du train où y monterait sans en avoir reçu l'ordre.

Dimanche 15 Août. Berlin.

Un soir et une journée à Berlin ce n'est pas assez pour pouvoir en parler. Nous avons tout d'abord la bonne aubaine de rencontrer le Dr Glöckner, assistant du prof. Zahn à Genève; en quelques mots il nous met au courant de la vie berlinoise et nous donne quelques précieuses indications pour l'emploi de notre temps: c'est sur ses conseils que nous passions la soirée à l'Apollotheater, sorte de Folies-Bergères, où nous subissons une série de chansons dont le sens nous échappe, mais dites avec une exubérance de gestes et de contorsions qui n'ont rien de parisien; puis nous voyons passer Guillaume II sur la toile du cinématographe ce qui donne au public l'occasion jamais dédaignée de faire à son empereur une petite ovation.

C'est de la galerie du café Bauer, donnant sur les Linden qu'on se fait la meilleure idée du mouvement de la rue à Berlin. Un austère gendarme à casque à pointe siège en permanence sur un cheval immobile au centre du carrefour de la Friedrichstraße et la foule grouillante qui coule à ses pieds met à cet endroit de la ville une réelle animation. Ce défilé boulevardier aurait beaucoup de charme si les berlinoises ne s'habillaient pas si outrageusement à l'allemande ! Le grand chic de 9h est, paraît-il, la robe scrupuleusement collante, coupe amazone, dont le corsage fermé en avant d'une rangée innombrable de petits boutons noirs porte en arrière deux petits pans de frac taillés à angle droit. Le soir on ne distingue guères les couleurs des étoffes, il ne faut pas s'en plaindre. La journée du dimanche se passe, Baedeker en main à une visite sommaire et consciencieuse de la métropole prussienne et vers le soir tous les congressistes épars jusqu'ici se trouvent rassemblés à la gare de la Friedrichstraße. C'est autour du train d'Alexandrowo une véritable bousculade, cohue internationale où toutes les langues se parlent, on s'interpelle, on retrouve des connaissances lointaines, on se serre la main bien chaleureusement mais tout en veillant à ne pas perdre ses bagages et à se faufiler soi avant les autres dans le train qui va partir. En quelques instants un train se remplit et part. Nous sommes encore l'un et l'autre sur le trottoir ; un second train s'organise, enfin nous y voilà casés et en route cette fois pour la Russie. Le wagon regorge. De malheureux collègues français encombrent le couloir de leurs personnes et de leurs bagages. Pour avoir une place les uns risquent quelques mots d'allemand, les autres se fâchent furieusement non seulement de devoir passer la nuit debout, mais surtout d'avoir affaire à des employés assez imbéciles pour ne pas comprendre le Français ! Ils refusent toute explication, mais ils exigent une place

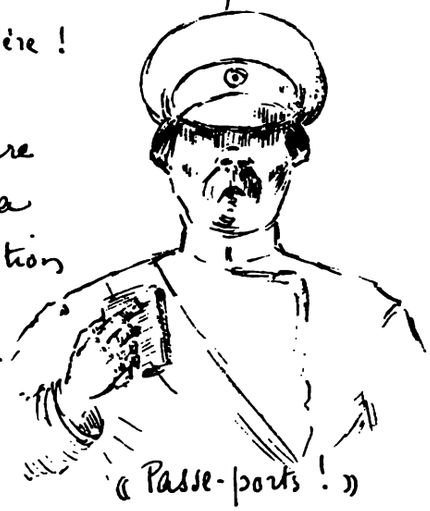
sur l'heure brandissant leur billet en argument suprême, ils en appellent au chef de train, au ministère, à l'empereur s'il le faut. Il est évident que c'est pour les braver et insulter la France, qu'on les a laissé monter dans un vagon déjà plein !

Thorn. 2 h. du matin. Le train qui nous précède est à la frontière ; il nous faut attendre qu'il en soit reparti pour continuer notre route et nous restons là deux heures n'ayant pour nous distraire qu'à regarder les étoiles qui sont resplendissantes et à boire beaucoup d'un café au lait supérieur dont le buffet de Thorn a la spécialité.

Alexandrowo. Александровъ. C'est la frontière !

Arrêt du train ; défense d'en sortir !

Un colosse qui personnifie par sa stature imposante et ses allures cahantes toute la police de la Sainte Russie fait son apparition dans notre vagon : casquette et tunique blanches, culottes noires retombant sur de hautes bottes molles, il est d'une grande élégance ; son regard est froid, son geste sec comme un coup de knout, personne ne songerait à la moindre opposition, d'autant plus qu'il est accompagné d'une escorte de deux gendarmes



« Passe-ports ! »

Les passe ports rapidement arrachés des mains de leurs porteurs disparaissent dans un portefeuille et le cortège passe au vagon suivant. Il est alors permis de sortir du train, mais pas de la gare qui est gardée par un cordon de gendarmerie. C'est là que nous entendons les premiers gazouillements de la langue polonaise, sortant de la bouche des employés de la gare et de la douane. Ils portent la casquette ronde à fond évasé, haute en avant ; un Tablier blanc à bord

effrangé flotte sur les bottes ; leur barbe est à l'état nature et leurs cheveux longs qui dé=passent la casquette sont coupés à plat tout autour de la tête.

Vient alors la visite des bagages. Pour nous privilégiés elle est sommaire. L'exhibition de la carte de Congressiste suffit pour qu'aucune malle ne soit ouverte. Malgré une si grande faveur c'est un moment sérieux que cette entrée dans l'em=pire russe, les plus crânes sont un peu terrorisés et même les plus gaulois des Français ne risquent pas la moindre blague en entrant chez leurs alliés. Du reste les passeports sont encore entre les mains de la police et personne n'est bien sûr d'être suf=fisamment en règle. Enfin le train est reformé, les passeports sont rendus et avec un soupir de soulagement chacun peut se dire : on est dedans ! Et sans l'avouer chacun pense : Pourra-t-on en sortir ?

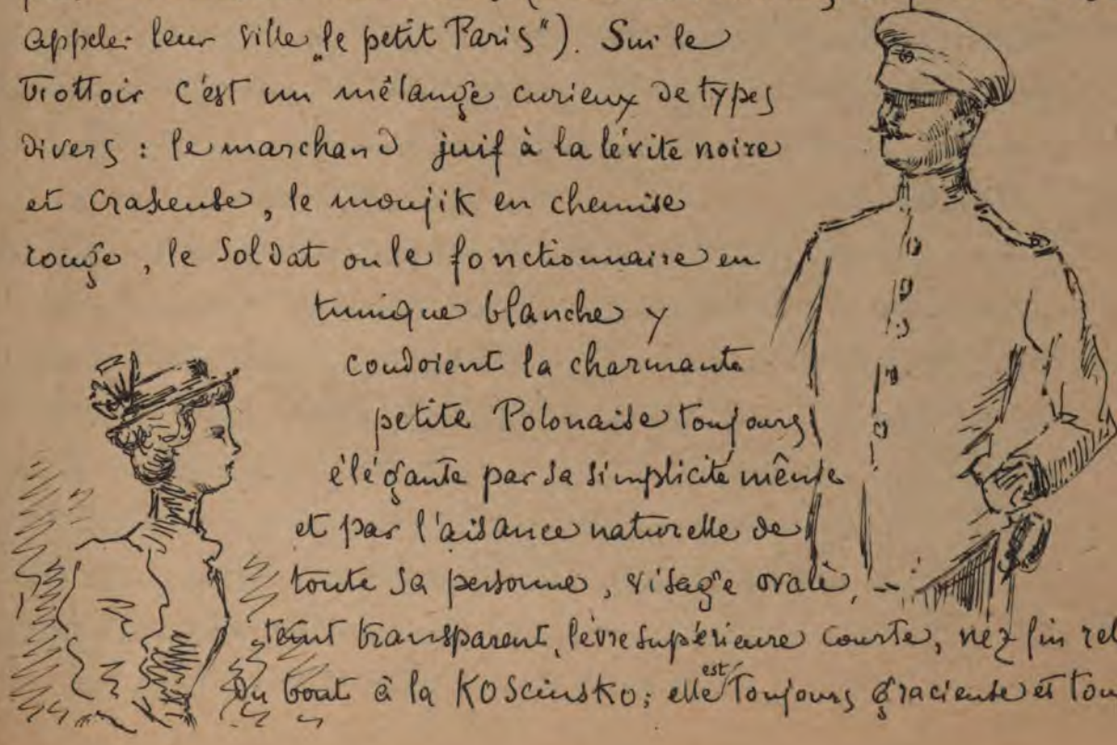
Nous voyageons maintenant aux frais du gouvernement ; c'est un vaste coupé de 1re classe confortablement aménagé où nous sommes les deux seuls en compagnie d'une petite dame élégante et grassouillette dont l'extérieur n'a rien de désagréable. La connaissance en est vite faite et la conversation est facile, mais il est encore de bon matin, la nuit a été mou=vementée, on dort. — C'est la plaine polonaise, plate, plate à perte de vue, ennuyante du reste quoique presque sans cultures ; quelquefois la voie coupe un bois de pins qui arrête

le regard, puis de nouveau la plaine immense parsemée de quelques fantasques moulins à vent, de misérables villages aux toits de chaume.

Varsovie. La foule sortant du train se rue sur les omnibus des hôtels et sur les fiacres dont les cochers debout sur leurs sièges hurlent à qui mieux et mieux pour appeler le client. Au milieu de ce charivari, abasourdis et ahuris, nous courons d'un véhicule à l'autre, quand surgit un „deus ex machina" qui nous aborde courtoisement et se présente sous le nom de Dr Bronislaw Sawicki; c'est l'hospitalité polonaise qui commence. Notre sauveur monte avec nous en un fiacre qui ressemble à un char à bancs et dont le cocher porte son numéro pendu au milieu du dos, et sur les inénarrables pavés de Varsovie commence une course folle d'un hôtel à l'autre. Tous les logements de la ville sont déjà retenus par 3000 confrères plus prévoyants que nous; enfin le portier de l'hôtel Saski (de Saxe) pressé par notre guide finit par avouer, non sans cérémonie qu'il dispose encore d'une modeste petite chambre à deux lits dont nos seigneuries pourraient se contenter si elles ne sont pas trop difficiles. Nous nous hâtons d'accepter et Sawicki s'éclipse non sans avoir payé notre cocher et nous avoir donné un rendez-vous pour nous faire voir la ville. C'est l'hospitalité polonaise qui continue. Ce si modeste logis comprend 1° un vaste vestibule auquel est attenante une alcove avec un lit. 2° un ~~immense~~ salon parqueté où l'on ferait facilement danser 25 couples, 3° une chambre à coucher spacieuse avec deux lits, 4° enfin un petit domestique à voix de guignol sémillant et affable

spécialement attaché à notre service. Il déborde de prévenances exagérées et sa mimique est si parlante que nous comprenons facilement le polonais. D'Tous complétons son éducation en lui apprenant à frapper à la porte avant d'entrer, usage absolument inconnu dans toute l'étendue de la Russie. Cette idée l'amuse infiniment.

Un moment après, en compagnie de quelques Congressistes de nationalités diverses nous suivions notre Sawicki, au pas accéléré à travers les rues de Varsovie. Son plus cher désir était de nous faire visiter à fond les canalisations de la ville; le manque général d'enthousiasme à cet endroit l'a visiblement peiné, pourtant il nous entraîna allégrement jusqu'à l'université et proposa sans plaisanter de nous faire voir la bibliothèque. Nouveau désenchantement; tout le monde préfère jouir tout simplement de la rue et de ce qui s'y passe; c'est un spectacle qui a son cachet bien spécial. La grande artère appelée "Faubourg de Cracovie" présente une vive animation (aussi les Varsoviens se plaisent-ils à appeler leur ville "le petit Paris"). Sur le trottoir c'est un mélange curieux de types divers: le marchand juif à la lévite noire et crasseuse, le moujik en chemise rouge, le soldat ou le fonctionnaire en tunique blanche y coudoient la charmante petite Polonaise toujours élégante par sa simplicité même et par l'aisance naturelle de toute sa personne, visage ovale, teint transparent, lèvre supérieure courte, nez fin relevé du bout à la Kosciusko; elle est toujours gracieuse et toujours



portefaix allemand d'assez mauvaise mine quand le nouveau venu inconnu nous accoste, en allemand cette fois : il apprend que nous cherchons la synagogue et s'offre aussitôt à nous y conduire. La synagogue étant fermée, il sonne les cloches. L'intérieur des pourboires et toutes les portes s'ouvrent. Pendant une bonne heure notre homme nous traîne ainsi à sa suite, nous fait traverser une caserne, une église gothique, le palais d'un prince quelconque et autres monuments plus ou moins intéressants. Sa face sombre, son parler brusque et autoritaire nous inquiètent quelque peu et nous nous demandons avec une certaine anxiété si nous ne sommes pas tombés entre les mains de quelque ravisseur de la grande ville et comment finira cette aventure. Et puis le soleil baisse et malgré toutes nos protestations nous ne sommes pas encore entrés dans le vrai quartier juif où Bourillon veut à tout prix faire travailler ses Kodaks. Il nous faut pour en finir prétexter un rendez-vous avec des amis imaginaires dans un jardin dont nous ne savons pas même prononcer le nom ; alors notre guide nous y mène et se met en devoir de nous aider à trouver nos amis ! Oh ! qu'elle a donc la main lourde l'hospitalité polonaise !

Nous nous quittons enfin ; ce n'était pas un brigand, mais un brave architecte qui nous explique qu'il s'est trouvé lui-même quelquefois à l'étranger ignorant la langue du pays et que depuis il s'efforce de tirer d'affaire les gens qu'il voit dans la même position. Désintéressement rare.

Varsovie a 615000 habitants. Les juifs en forment un huitième ; c'est assez pour qu'ils puissent à eux seuls peupler un quartier considérable qui est peut-être ce qu'il y a de plus curieux à voir pour

l'étranger, quelles tortueuses d'une saleté immonde bordées de baraques qui toutes sont des boutiques de tailleurs à la porte desquelles sont suspendues d'amusantes peintures représentant en pied et de grandeur naturelle, sur un fond azuré, de beaux messieurs à la mode de Paris d'il y a 20 ans. Comme dans toute la Pologne russe les enseignes sont écrites en russe et en polonais; dans ce quartier on y a ajouté l'hébreu. Sur le pas des portes des groupes graisseux causent bas et louchent sur le passant. Des nez bibliques encadrés de coquillons de cheveux luisants proéminent sous la casquette de drap noir que retiennent des oreilles invraisemblables émergeant de cheveux crépus et de barbes frisées. Les dos sont voûtés; les doigts sont crochus. De longues houppelandes noires cachent tout le corps et flottent sur les bottes. On en voit de tout petits, des enfants, dont le costume est identique et la tournure semblable; ils ont déjà l'air rusé de leurs pères. Par ci par là, une jeune fille vraiment belle prend une pose à la Rebecca sur le pas de sa porte, mais à côté d'elle sa mère repoussante, dépeignée et débraillée, nous apprend ce que cette beauté doit devenir.

Ce foyer d'infection confine aux quartiers élégants et au somptueux jardin Krasinski où, comme au jardin de Saxe un peu plus loin, les belles gens de Varsovie vont consommer les pâtisseries fines et les glaces inimitables que leur fabriquent nos

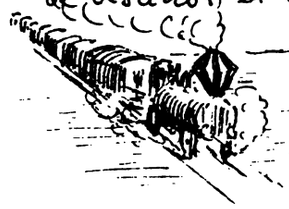
compatriotes grisons. Ce contraste est saisissant et règne dans toute la ville : une rue à la parisienne où les confise= =ries et les magasins de Cigarettes sont des palais luxueux débouche brusquement soit dans le Quartier juif soit de l'au= =tre côté dans un terrain vague où s'élèvent quelques miséra= =bles baraques. De nuit pas de reverbères dans la rue, les bou= =tiques seules font les frais d'éclairage. A la porte des belles é= =glises meurt des amoncellements de mendiants et d'estropiés in= =descriptibles.

Du pont Alexandre on a sur Varsovie le soir un coup d'oeil féerique : les Tours du château royal et la silhouette découpée de toute la ville se détachent sur le ciel rouge et se mirent dans la Vistule large d'un demi Kilomètre. Bien que reconstruit en fer de crainte d'incendies, il est défendu d'y fumer, en été(!) ; il relie la ville haute au faubourg de Praga et comme il est le seul il y défile un perpétuel cortège d'attelages et de piétons où sont mê= =lées toutes les races d'Orient et d'Occident_ On resterait des heures à regarder ce grouillement.

Mardi 5/17 Août.

Départ de Varsovie à 9 h. du matin. Ce sont en gros les mêmes scènes qu'à la gare de Berlin. Pendant que Revillod s'occupe des malles et les enregistre pour Moscou en les portant lui-même sur la balance pauté de gros de portefaix, Bourdillon se perd dans la foule en poursuivant un monsik qui sous prétexte de nous retenir des places dans le wagon a disparu emportant avec lui tout notre bagage à main. Cependant un premier train est parti... puis un second. Revillod s'élance dans le 3ème, mais dans la bagarre la

pantouffle qu'il porte depuis la veille à travers Varsovie à un pied blessé est arrachée et disparaît entre deux wagons ; c'est en chaussettes qu'il parcourt le train d'un bout à l'autre pour trouver enfin deux places dans la dernière voiture. Bourdillon qui a retrouvé le moujik, et qui pour le payer s'est fait voler 3 roubles en changeant un louis, le rejoint et le voyage peut continuer après une heure de désarroi et d'émotions.



Nous n'avons plus que 36 heures à rouler jusqu'à Moscou, mais nous risquons d'en mettre un peu plus, car la locomotive est habituée à tirer 8 wagons et nous sommes dans le 19ème ! Les chemins de fer russes se chauffent au bois par économie. Si la vitesse est toujours très modérée par contre on n'a pas le désagrément d'être noirci par la fumée mais seulement saupoudré d'une légère cendre blanche. La voie, par économie aussi, n'étant pas recouverte de ballast le train soulève de la terre des tourbillons d'une poussière rougeâtre dont on risque d'être enseveli. Il y a buffet à chaque arrêt un peu important ; vu la longueur du convoi nous devons descendre le plus tôt possible, toujours avant l'arrêt complet. Alors nous volons à la table du buffet et au milieu de la cohue des congressistes affamés chacun cherche à attraper ce qu'il peut. Puis retentit le 1er signal ..... le second .... le 3ème enfin, ce n'est qu'à ce moment qu'on quitte la table, qu'on vide son verre de thé brûlant, et quand le train roule chacun cherche à reconnaître son wagon et y monte au passage. Ici

les chemins de fer ne marchent pas à la prussienne.

Nous roulons donc : le paysage est peu varié, toujours plat. Des villages sont alignés le long des routes une maison à côté de l'autre sur une longueur quelquefois de plusieurs kilomètres ; des cigognes picorent dans les prés ; des corneilles, des pies-grièches et des rolliers aux ailes étincelantes d'un bleu d'indigo sont posés sur les fils du télégraphe. Par ci par là des massifs d'immenses bouleaux blancs groupés en bosquets comme dans un parc sans limites. Ailleurs des forêts de sapins, des marécages, des prairies brulées par la séche=resse de cet été impitoyable où paissent des chevaux ef=flanqués. Dans les champs des taches rouges comme des coquelicots, ce sont des moujiks.

Aux petites gares ils sont venus voir passer le train ; silencieux et immobiles, avec un bon regard de bête de somme, ils nous examinent pendant que nous les dessinons et photographions. Ils ont les cheveux demi-longs coupés tous à la même hauteur sur la nuque et les o=reilles ; la chemise rouge (Roubachka) flotte comme une blouse sur le pantalon bouffant servant tout à la fois de veste, de chemise et de tablier (!) ; leurs pieds énormes sont chaussés de bottes ou bien de lapti, sortes de sandales en écorce, tressées comme un panier, au-dessus desquelles des bandes d'étoffe s'enroulent autour de la jambe

jusqu'au genou. Les femmes ont des jupes de couleur claire souvent très vive et la tête coiffée d'un mouchoir carré dont les coins sont noués ou agrafés sous le menton.

— Regardant, observant, rêvassant et fumant les cigarettes parfumées de Varsovie, nous arrivons au soir. Ayant manqué le dernier buffet parce nous est de dîner dans le train — menu pour deux : une pomme ; mais à minuit nous pouvons nous rattraper à Minsk.

(Smolensk. Grands-Russiens.)

Chaque wagon est éclairé d'une bougie. C'est plongés dans un profond sommeil que nous faisons notre passage de la Bérézina.

— Mercredi 6/18 Août. Premier déjeuner à Smolensk dont les Coupoles dorées brillent à quelques Verstes de la gare, au-dessus de beaux bouquets d'arbres. Reveillon y croque de charmantes petites marchandes de pommes. De Smolensk la plaine se change en montagnettes boisées, parsemées de rares „isbas" et entrecoupées d'étangs et de rivières ; toujours les beaux bouleaux.

Dans notre compartiment un prussien, médecin militaire en civil, n'a pas cessé de causer depuis le départ de Varsovie ; il est entouré

d'un groupe de ses compatriotes aussi bruyants que lui et de 4 dames qui n'ont d'yeux que pour lui et d'oreilles que pour les finesses de son langage, dans le goût de celle-ci, après qu'une d'elles lui avait offert un bonbon :

« Wer macht Effect ... Bekommt Confect ».

Un aimable „Kondouktor" attaché à notre wagon, vêtu d'un costume élégant, dispose d'un Samovar à l'usage des voyageurs et nous sert du thé avec la plus grande complaisance.

Une figure bien connue traverse notre wagon. C'est Mr le Dr C.... de Genève. Ses fonctions de membre de tous les Congrès internationaux l'ont obligé à se rendre bien malgré lui à celui de Moscou. Il n'a fait en route aucun arrêt ; aussi, épuisé par un voyage ininterrompu de 70 heures et rendu presque méconnaissable par le chagrin d'Allemagne et la poussière de Russie, est-il d'une humeur massacrante et bien excusable.

Arrêt à Dorogobouge : la ville est à 24 verstes (un peu plus de 25 kilomètres) de la gare ! Il semble que l'étendue de leur pays enlève aux Russes la notion de la valeur de l'espace et du temps : on trace les lignes de chemin de fer à la règle d'un point à un autre ; si une ville se trouve à proximité elle en profite ; tant pis si elle n'est pas exactement sur la ligne !

Enfin à la nuit tombante de la seconde journée apparaît là-bas à l'horizon une brume roussâtre qui traîne sur la plaine infinie. Au-dessous, quelques ondulations de terrain qui deviennent de plus en plus marquées à mesure que nous en approchons et se hérissent de pointes, de tours, de flèches, de clochers, de coupoles invraisemblables rougies par le soleil couchant. C'est Moscou, enfin Moscou ! Moscou la Sainte ! la Rome Tartare de Madame de Staël, la ville aux sept collines de l'Orient !

Que serions-nous devenus dans cette gare de Moscou sans Monsieur Kanzel ? Mr Kanzel a été notre Providence. Il est étudiant en médecine de la faculté de Moscou, c'est dire qu'il porte un uniforme élégant, tunique bleue, une épée au coté, et c'est dire surtout qu'il est accueillant, aimable, empressé, dévoué comme tous ses collègues et comme eux aussi parlant admirablement le français et l'allemand. Monsieur Kanzel nous pilote, retire nos bagages, nous remet nos cartes de Conscrits, nous fait monter dans des fiacres et nous expédie ainsi à bon port après un long voyage nocturne à travers les rues de Moscou, Revillod chez Mme de Storojeff à la rue petite Loubianka et Bourdillon au Gasetni Perculok où il trouve un hôte accueillant et une bonne chambre pour passer la nuit. Il y a bien un lit dans cette chambre, mais pas de draps au lit, ni d'oreiller, pas non plus de linge de toilette. Il y a un Samovar qui bout sur la table avec une théière et un verre, mais pas de thé ni de sucre. Le Russe en voyage porte avec lui tout ce qui manque ici. En guise de lavabo une espèce de fontaine que l'on fait jouer avec une pédale : vous pressez du pied, aussitôt un jet d'eau qui part d'en bas s'élève en parabole et retombe au milieu de la cuvette ; cet instrument est si amusant qu'on ne se passe de le faire jouer. Le propriétaire de ce logement est un vieillard à favoris blancs, décoré de plusieurs médailles et qui porte un uniforme éblouissant, de général au moins ; pourquoi et quel est donc son grade nous n'avons jamais pu le savoir. Dès le lendemain matin, Mme Storojeff apprenant que Revillod n'ar-

=rivait pas seul s'empresse d'étendre son invitation à son compagnon de voyage et nous nous installons tous deux ensemble dans son appartement, dont nous sommes les seuls maîtres et seigneurs, ayant sous nos ordres deux domestiques, une vieille femme et un grand jeune homme, qui rappellent plus des serfs soumis et heu=reux de leur esclavage que des domestiques comme les Européens d'aujourd'hui les comprennent, tant est grande leur obséquiosité et leur humilité. Nous voilà donc, grâce à l'hospitalité aima=ble de Mme de S., logés comme des coqs en pâte ou même mieux.

Nous étions là dans le salon, ouvert à deux battants, comme du reste toutes les portes et jour et nuit dans toute maison rus=se, quand nous avons l'heureuse surprise de voir entrer notre ami Edouard Claparède. Nous sortons avec lui et montons en fiacre. Or nous sommes 3 et les „droiki" sont pour deux ; il faut donc, comme cela se fait couramment à Moscou, asseoir l'un de nous sur les genoux des deux autres et dans cette position, au grand trot sur les pavés pointus, l'équilibre n'est point facile à conserver, surtout aux contours. Une „drojka" est une minuscule victoria à deux places, si petite qu'une chè=vre serait mieux faite pour la tirer qu'un cheval. Le cocher, ou plu=tôt l'isvostchik, est vêtu d'une robe qui a été bleue, sans boutons ; elle est croisée sur la poitrine et maintenue fermée par une ceinture bigarrée. Son chapeau est vraiment risible, sorte de tube, sur lequel on se serait assis. L'odeur de l'isvostchik est tout-à-fait spéciale et à ce point de vue il est regrettable qu'il ne se trouve pas assis derrière son client à la

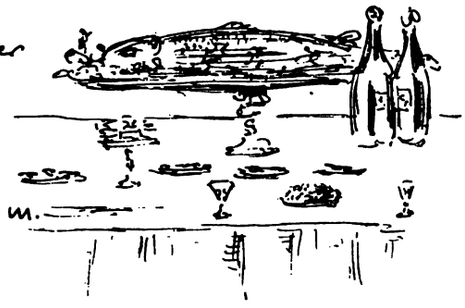
façon des cabs. Le cheval, comme le cocher du reste, porte le poil à l'état nature ; sa crinière et sa queue n'ont jamais été touchées par le ciseau et ses sabots sont garnis d'une houppe touffue. Le harnais est d'une grande finesse, quelques minces cordelettes de cuir qui relient le collier à l'essieu de la roue antérieure sur laquelle se fait la traction. L'élégante "douga" maintient les brancards écartés entre lesquels le cheval est complètement libre et la grande ogive qu'elle destine au-dessus de la tête du cheval donne à tout attelage russe un cachet bien particulier. Le fouet est chose inconnue ; il est remplacé par le bout des rênes noué en un mouchet que le cocher laisse pendre entre ses jambes ; les rênes ne sont pas en cuir, mais faites d'un tissu multicolore. Les IZVOSTchiks n'ont pas de tarif ; il faut avant de monter convenir du prix avec le cocher : vous offrez 40 kopeks, il refuse avec indignation ; alors vous continuez votre chemin et aussitôt l'automédon vous rappelle : « Barine, barine ! » et d'un geste et d'un sourire il vous invite à monter.

Embonpoint et opulence sont synonymes en Russie. Aussi pour avoir bonne tournure le cocher d'un attelage privé doit-il être capitonné et rembourré au triple de son volume naturel, même si la bonne nature l'a déjà suffisamment doté. On en voit qui ne peuvent pas rapprocher les bras du corps et le siège des minuscules voitures constraste ridiculement avec celui que le cocher doit y superposer !

Nous montons donc en fiacre avec Claparède : quelle course ! Les petites roues de la voiture bondissent sur les pavés ; c'est un tintamarre assourdissant et une trépidation pénible. Nous arrivons

enfin à la „gastinitza" où nous attend la très charmante Madame Claparède qui nous fait le plaisir de prendre avec nous le premier repas «à la russe»: On commence par les hors-d'œuvre, la „Zakouska" qui comporte toutes les bonnes petites choses que l'on peut s'ingurgiter debout à un buffet en se servant soi-même, avant de se mettre à table, à savoir du caviar frais blanc et nacré comme des perles, des petits poissons fumés ou salés, des saucissons variés, fromages, salades, radis, concombres, etc. etc... le tout arrosé de petits verres de „vodka", eau de vie de grains légère et limpide. On s'assied ensuite: le „Stchi" (en 2 lettres: Ukyu). qu'on sert en guise de potage, ferait les frais d'un dîner complet, c'est un pot au feu tout entier servi dans une assiette à soupe: dans une mer de bouillon nagent quelques cubes de viande bouillie, du chou, des carottes; on y ajoute pour compléter de la crème aigre et on fait descendre le tout avec un volumineux „pirojok", sorte de gâteau à la viande. — Vient ensuite le second plat: un monumental esturgeon. Puis des petits poulets de Sibérie couchés sur le dos dans leur jus et coupés en deux de telle façon que l'on prend d'un seul coup sur son assiette toute la poitrine avec ailes et pilons. — Des raisins d'Astrakan font le dessert, gros comme de belles prunes, dorés et croquants. La boisson usuelle est le „Kwass", hygiénique et rafraîchissant; le noir est fait d'orge et de pain de seigle fermentés, le rouge est fabriqué avec de petits fruits de la toundra et ressemble à du sirop de grenadine à l'eau de Selz. Comme vins, ceux de Crimée et de Bessarabie sont les plus recherchés.

— Il est le moment de songer Que nous sommes membres du Congrès de Médecine. Le centre de ralliement est au Manège de la ville, immense bâtiment de 170 m.



de long sur 45 de large ; c'est là que sont installés les bureaux de chaque section et deux restaurants dont l'un gratuit offre aux congressistes une nourriture saine et frugale, caviar à discrétion. Nous rencontrons Mr le professeur Etemad, notre ancien maître en histologie, encore tout vibrant des péripéties de son voyage ; et il y a bien de quoi, car son train en panne au milieu d'un pont a pris feu et n'a pu être éteint que grâce à l'héroïsme du conducteur qui pour ne pas mourir asphyxié a dû passer à travers la vitre d'une lucarne du Compartiment incendié !

Rentrés chez nous, nous avons le bonheur de recevoir la visite de Mr le Dr Ed. Martin dont l'inaltérable bonne humeur n'a souffert ni de la fatigue d'un long voyage ; ni de la perte de sa malle à Varsovie, ni du triste logis qui lui est échu à Moscou et dont la table de nuit le désole !

Ce soir a lieu une première réception dite „ fraternelle " des Congressistes, aux galeries du Commerce. Ces triples galeries, où sont les magasins les plus brillants de Moscou, forment toute une ville couverte ; nous sommes là des milliers. Après avoir assisté à des danses et chants de Petits-Russiens, écouté des chœurs de Tsiganes, de femmes filles russes en costumes anciens, et les airs guerriers de Cosaques, les invités prennent part à un souper somptueux arrosé d'innombrables bouteilles. A voir les restes, ces Tables immenses chargées de plats de viande démolis, de fragments de poissons, de pâtés éventrés, et sur lesquelles il n'y aurait pas eu la place de poser un seul verre de plus, on se serait cru à une des plus belles orgies de l'antiquité. Pour clore la fête la fanfare militaire entonne une série d'airs nationaux de Tous pays, ce qui donne lieu à de chauds épanchements franco-russes.

A la porte presque de cette orgie fantastique, toute une population misérable et silencieuse est campée dans la rue. Couchés dans

le ruisseau, sur le trottoir, dormant à terre les uns sur les autres, patigués du long chemin qu'ils ont parcouru, ils attendent.-
C'est que nous sommes devant la Chapelle ibérienne; l'image miraculeuse qu'elle renferme, une des plus célèbres de Russie, est en ce moment en promenade et ils veulent la voir rentrer.
Presque chaque jour la Vierge d'Ibérie est promenée dans les rues de Moscou, dans un carrosse antique à 6 chevaux avec laquais et cochers en livrée et nu tête; elle va visiter des malades ou bénir des fêtes de famille et ces visites sont mieux payées que celles du médecin, peut-être aussi plus efficaces,.... qui sait? Sur son passage la foule se découvre, se prosterne, se signe et baise la poussière. Tant qu'elle est dans la Chapelle on fait queue pour la baiser, et l'Empereur lui-même quand il se trouve à Moscou va lui rendre ses devoirs avant d'entrer au Kremlin.
Un orthodoxe consciencieux doit se découvrir et se signer en passant devant chaque chapelle, chaque église, chaque image; dans la rue ces occasions ne manquent pas.
Il faut de plus être découvert dans tout local où se trouve le portrait du Tsar ou de la Tsarine, or il se trouve partout; nous devons donc nous habituer à nous découvrir dès que nous avons franchi un seuil quelqu'il soit. Si on l'oublie, il se trouvera toujours quelqu'un là pour nous le rappeler amicalement.

Vendredi 8/20 Août.

« Au-dessus de Moscou il n'y a que le Kremlin,
au-dessus du Kremlin il n'y a que le Ciel. »
Le Kremlin est une forteresse
formée d'une enceinte trian-
-gulaire qui renferme un assemblage hétéroclite de Palais, d'églises,

de cathédrales, de couvents, de musées et de bâtiments publics de toute espèce: arsenal, tribunal, etc... le tout jeté pêle-mêle sans aucun ordre, sans la moindre symétrie dans les lignes, sans aucune harmonie d'architecture. L'enceinte est percée de 5 portes surmontées chacune d'une tour en flèche; l'une d'elles où est suspendue une image du Sauveur, palladium du Kremlin est la porte Sainte par excellence; personne ne la franchit sans se découvrir.

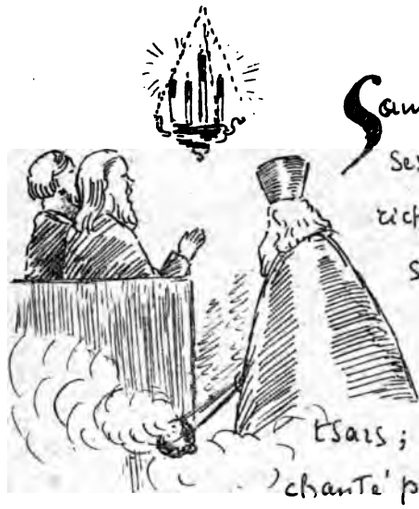
En pénétrant dans le Kremlin, nous nous sentons em=poignés tant par la bizarrerie imposante de ces édifices dispara=tes que par l'ancienneté, la valeur historique et la Sainteté de ce cœur de toutes les Russies. Nous montons d'abord à 82 mètres de haut dans le clocher d'Ivan Vélicky. De là le coup d'oeil sur la capitale est unique: à nos pieds le Kremlin se présente à vol d'oiseau comme sur un plan; au-delà la ville s'étale ondulant sur ses 7 collines, immense, infinie. Les toits et les murs sont rouges, verts, bleus, ocre; partout des formes inconnues, des pointes bizarres, des flèches, des dômes, des coupoles,— de l'or et encore de l'or aussi loin que le regard peut aller. Le soleil couchant fait étinceler toutes ces couleurs chaudes et criantes, il se reflète partout, il teint en rouge les eaux de la Moskwa qui serpente au pied du Kremlin, il fait mi=roiter les ors à l'infini. C'est l'Asie fantastique, une ville des mille et une nuits, une ville de rêve!

Quoique Moscou n'ait qu'un million d'habitants, elle s'étend sur une surface plus grande que Paris. Les maisons sont basses, tout y est large et vaste,

certaines places sont presque des plaines. Le Kremlin est le noyau central. Tout autour la «Ville Chinoise» (Kitaïgorod), la partie la plus ancienne et la plus animée entourée d'une énorme muraille blanche à toiture verte, hérissée de tours et de tourelles invraisemblables. Puis vient la «Ville Blanche», moderne et élégante, bordée de boulevards, entourée elle-même de la «ville de terre», puis des faubourgs.

Redescendus de la tour Vélicky, nous nous empilons à 3 dans une petite Drojka et Mr Martin nous fait conduire au restaurant de l'Ermitage, un des plus beaux de Moscou. La grande salle, splendide, toute blanche et or, est carrée, aussi haute que large; un immense orchestrion, malheureusement automatique, donc infatigable, joue un répertoire international. Les domestiques, propets et serviables, sont en blouse et pantalons flottants de toile blanche immaculée; chaussés de pantoufles ils circulent rapides et sans bruit et sont en nombre toujours supérieur à celui des consommateurs.

A la porte d'entrée, au bas d'un bel escalier qui conduit à la grande salle, une double rangée de portiers en robe noire se prosternent au passage de chaque client. Leurs fonctions sont purement représentatives. Mr Martin ayant déclaré que ce jour était fête veut nous faire jouir de tous les raffinements de la cuisine slave. Mais pour cela il faut se faire comprendre des barbins blancs et barbus; aussi Mr Martin qui a le don des langues sait-il combiner si habilement le français, l'italien, l'allemand, le latin, le grec et le valaque qu'il se trouve parler le russe avec exactitude et obtient exactement tout ce qu'il veut.



Samedi 9/21 Août. Nouvelle visite au Kremlin et à ses 3 petites cathédrales : iconostases fabuleusement riches, tout en or fin, reliques et icônes toutes très saintes, usées par les baisers des dévôts qui depuis des siècles s'y succèdent. C'est dans la cathédrale de l'Assomption que sont couronnés les tsars ; nous avons la chance d'y entendre un chœur chanté par des basses uniques au monde. Ils sont huit, en robe bleu clair, chevelus et barbus, dignes et immobiles et les sons qui sortent de leurs profondeurs ressemblent plus à un bourdon de cathédrale qu'à des voix humaines.

Nous allons ensuite visiter les bains Sandounovski. C'est un immense palais : un escalier somptueux nous conduit à une salle meublée de velours rouge où d'innombrables corps sont étendus, roulés dans un drap. D'autres se déshabillent ; nous en faisons autant, secondés dans chaque mouvement par une multitude de petits valets en habits de flanelle. De nombreux congressistes sont là et chacun doit se montrer tel qu'il est ; parmi tous ces princes de la Science la plupart sont moins beaux à voir en nature qu'à lire dans leurs œuvres. Le sujet passe alors dans une salle voisine, surchauffée et pleurant bon. Un immense moujik, que la simplicité de son costume fait prendre pour un co-baigneur, s'en empare, rapide mais muet, après l'avoir reçu par une seillée d'eau parfumée à la menthe et tiède à point versée sur la tête ; d'un geste il l'invite à s'étendre sur une des tables de marbre dont la salle est garnie, tel le laboratoire de Laskowski, - et des deux mains réunies il lui fait un râclage en règle du cuir chevelu avec une mousse de savon odorant. Nouveau seau d'eau. Alors commence une friction vigoureuse de tout le corps sur ses diverses faces successives avec une poignée de fibres écumant de savon. Un geste envoie le baigneur abruti sous une

douche ascendante et descendante, chaude d'abord et froide pour finir; enfin, surprise dernière une porte s'ouvre et il se trouve au bord d'une vaste piscine bâtie en catelles peintes et dignes de feu Caracalla, où il pique une tête finale et peut cette fois s'ébattre en toute liberté.

Régénérés par ce traitement énergique, nous assistons à une communication du Chirurgien Albaran, au Congrès, puis à un culte dans l'immense cathédrale du St Sauveur, la plus grande coupole de Moscou. Les Chœurs sont fortement impressionnants par la simplicité même de la musique et la sincérité entraînante des chanteurs et nous sommes frappés aussi par la dévotion exagérée et idolâtre des fidèles.

Un interminable trajet en Trams nous conduit avec le Dr Martin au Rond de Sokolniki jardin public où une réception est préparée avec concert et souper. Nous y rencontrons le Dr Gustave Durante au milieu de l'assaut d'un buffet. Mais cette fois l'appétit des Congressistes a déposé la fourchette de leurs hôtes et n'ayant dîné que de kwass nous sommes tous trois affamés à Moscou pour y dévorer à minuit dans un sombre traktir éclairé de 2 bougies un cochon de lait tout entier!

Dimanche 10/22 - Tournée d'églises, de chœurs, de messes; les génuflexions et prosternements des fidèles de tout âge et de toute condition sont toujours intéressants à observer. On en voit dans la rue faire 20 fois de suite le signe de croix arrêtés devant une image.

Dans un couvent de femmes une vieille nonne en noir, à bonnet carré, reçoit les dévotions de ses sœurs qui viennent tour à tour se prosterner à ses pieds

et lui baiser les mains. Au Kremlin nous voyons dans une cathédrale un vieux pope bleu de ciel, armé d'un pinceau qu'il trempe de temps en temps dans un pot qu'un assistant lui présente, badigeonne de quelque baume miraculeux le front des fidèles qui défilent devant lui et lui baisent ensuite sa

main rondelette avec effusion. Partout dans la rue, ouvriers, moujiks, soldats, cochers, officiers, belles dames ou beaux messieurs, on se signe, on se découvre, on se prosterne, on lèche et on relèche des reliques ou des icones.

S'après-midi, Mme de Stroieff reçoit ses hôtes chez elle à la campagne. Nous partons ensemble par le chemin de fer jusqu'au village de Tarakhovska, à 1 h. environ de Moscou. A la gare une tarantasse nous attend ; c'est une petite carriole à 4 places, y compris le cocher, haute sur roues et sans ressort. Accrochés à nos banquettes nous voici galopant par monts et par vaux dans la frontière de la Steppe, sans chemin tracé, à travers des fondrières et des ravins, véritable course de montagnes russes, pour arriver non sans quelques traites à la demeure de Madame S. C'est en pleine forêt de sapins un chalet fait de poutres rondes précédé d'une vaste galerie couverte. Notre aimable hôtesse nous y fait les honneurs d'un plantureux dîner bien national à sa Table de famille. Après dîner promenade nocturne en bateau sur la paisible rivière, affluent de l'Oka, qui coule devant la maison. Le samovar nous réunit encore à la table ronde jusqu'à ce que la tarantasse vienne nous chercher pour

nous emporter sans lanterne dans la nuit noire par le même chemin accidenté que nous avons fait en venant et de nous donner un moment

l'illusion d'être seuls et perdus dans la Steppe immense, où des loups même pourraient hurler après nous ..... s'il y en avait !

Lundi 11/23 Août. En compagnie de Claparède nous entreprenons une visite de Touristes consciencieux au Grand Palais impérial du Kremlin. L'indigène de congressiste fait ouvrir toutes portes et nous pénétrons dans le sanctuaire : Salles toutes d'or et d'argent où sont accumulées de folles richesses. Boudillon plongé dans son Baedeker voit tout à coup Claparède et Revilliod se prosterner respectueusement. Leur ignorant des pratiques idolâtres il se retourne ébahi pour apercevoir un vieillard imposant revêtu d'un uniforme aussi brillant que le reste du palais. — Subjugué, il s'incline aussi avec déférence et le grand personnage veut bien répondre à son salut avec amabilité. « Qui est-ce ? demande-t-il en ouvrant de grands yeux. « Ce doit être, répond mystérieusement Claparède, le Général comte Machinski, grand gouverneur du Kremlin, une toute grosse nuque. Il n'y a rien à répliquer ... Mais, dans la salle suivante nouveau grand gouverneur et ainsi de suite dans chaque salle ; il paraît que c'est devant un laquais que nous avons fait nos courbettes. Autant cela après tout que de se prosterner devant une image de papier doré, et vive la simplicité helvétique !

Le soir nous retrouvons le ménage Claparède au parc Petrovski. Pour y arriver on longe en tramway le champ Khodinskoï de funeste mémoire depuis le couronnement de Nicolas II où plus de 2000 moujiks y périrent écrasés ; pour consoler les survivants l'empereur leur a distribué une petite médaille à son effigie qu'ils ont le privilège de porter sur la poitrine suspendue à un ruban bleu.

Nous dînons en plein air au restaurant Mauritania au son d'un orchestre de Cosaques chanteurs et siffleurs. Le jardin est bordé de plusieurs pavillons de style mauresque où ceux qui aiment à faire ruisseler le Champagne peuvent s'offrir en société privée des chœurs

et des Danses de Bohémiennes, ce qui ne doit manquer ni de charme ni d'intérêt. Nous Terminons la soirée au Café Yar où nous nous faisons enchanter par les danses merveilleuses de petits-Russiens et Petites-Russiennes en costume national.

Notre bonne étoile nous fait faire ici la connaissance du Dr Samson Naïssouriantz de Tiflis qui nous donne avec volubilité, dans un allemand tirant sur l'Arménien tous les renseignements qui nous manquaient pour entreprendre un voyage au Caucase. A la table voisine de la nôtre, une famille des légendaires marchands moscovites millionnaires en tenue professionnelle entretiennent florissant leur non moins légendaire embonpoint en entassant devant eux des plats fins et des bouteilles de Moët. — Le Spectacle Commence à 10 heures et dure encore à 2 heures du matin. Il faudrait voir en hiver ces retours de Pétrovski park à Moscou quand la neige a tout recouvert, que les traineaux attelés en troïka ont remplacé tous les fiacres et que la noblesse s'en donne!

Mardi 12/24 Août. Nous faisons notre troisième visite au marché dit „des receleurs et des voleurs": c'est contre l'enceinte de la ville Chinoise sur une longueur d'un kilomètre au moins un entassement de boutiques et de baraques où tout se vend, depuis la fine fourrure d'Astrakan jusqu'au lorgnon noir des bazars français, en passant par les mouchoirs bariolés, les chemises brodées,

les icones vieilles ou neuves et toutes les antiquailles et les ferrailles possibles. Le peuple grouille, les marchands piaillent, la vermine court...; il faut chercher, fouiner, barafouiner, le dictionnaire en main, du russe et même du dialecte local, il faut surtout marchander hardiment, payer le quart de ce qu'on vous demande et l'on peut trouver de jolies occasions. Nous rentrons à la maison chargés chacun d'une épée à poignée de nacre, d'une casquette russe en toile blanche, d'une chemise de moujik, les poches bourrées d'images saintes en métal émaillé ou en bois peint, de grelots monumentaux en cuivre battu etc..etc... et nous allons ensuite visiter les bains „Centraux" qui sont en tout semblables à ceux déjà vus.

Bourdillon se rend alors chez Mlle et Mr Schilling, qui sont pour lui des connaissances faites à Genève, ce qui lui donne l'occasion d'admirer au coeur de la ville un très vaste et beau logis de caractère bien russe et d'apprécier une fois de plus la cordiale hospitalité que savent exercer les habitants de Moscou.

Le soir un grand bal de gala réunit tout le Congrès dans la salle immense et somptueuse de l'Assemblée de Noblesse où nous disputons à Mr Martin l'honneur de promener à notre bras la belle stature de Mme de Storojeff, tandisque Claparède en logicien impeccable fait la remarque que si ce n'est pas lui qui profite du buffet, ce sera certainement d'autres médecins qui en somme n'ont rien fait de plus que lui pour le mériter.

Dimanche. Matinée sérieuse: Séance du Congrès, Section des psychiatres et neurologues, au „Champ des Vierges", quartier excentriques où toutes les Cliniques de l'Université étalent le faste de leurs palais, palais de Chirurgie, palais de Gynécologie, etc, etc ... on ne peut pas les nommer autrement.

LOMBROSO

Les aliénistes ne délaissent pas l'exercice du tube digestif et la séance où nous entendons Régis, Lombroso, Van Gehuchten, Tokarsky et autres illustrations est suivie d'un somptueux déjeuner sur tous les grands arbres de la Clinique, avec Féré, Joffroy et Bourdillon qui n'ayant pas daigné consentir par leur inscription au Congrès ne craignent pas de prendre part.

Le même soir en sortant de l'Ermitage un spectacle rare nous attendait : un violent incendie dans un quartier pauvre et populeux. Le ciel est embrasé ; les incendiés s'enfuient traînant leurs hardes sur des charrettes improvisées ; ce sont des Tartares à cheveux noirs et plats à face jaune de mongol, porteurs d'un petit bonnet rond et d'une blouse de couleur. La foule agitée envahit toute la rue. Au galop les pompes arrivent attelées chacune de 3 ou 4 chevaux noirs aux harnachements garnis d'argent ; des pompiers à cheval les précèdent porteurs de torches allumées. La foule noire irrite le feu ; elle hue les pompiers, elle fait son possible pour gêner leur travail, on va jusqu'à leur lancer des planches ou des poutres. Alors survient la police ; des gendarmes à cheval chargent cette populace sauvage et c'est alors un sauve-qui-peut indescriptible, et des hurlements dans toutes les langues de Russie et d'Asie.

__Jeudi 14/26 Août__. Séance générale du Congrès au grand Théâtre dont la salle rouge et or contient 4000 places.

Ce jour-là nous faisons la découverte de Frau Frieda Gruss, Docteur en médecine de Winterthur, qui cherche des compagnons de voyage pour

le Caucase — et l'Association Eternod-Gruss-Revilliod-Bourdillon, basée sur un esprit de tolérance mutuelle et de liberté individuelle, se trouve constituée et arrête son programme. Nous partirons Dimanche pour Vladikavcas. Mais il nous reste bien des choses à voir avant de quitter Moscou; pour nous donner une idée de l'art russe moderne nous faisons une rapide visite à la galerie de peinture offerte à la ville par un Tré=tiakoff et qui possède une série intéressante de croquis et d'études du bon peintre Vérechtchaguine rapportés du Turkestan; à côté la place floride de Léon Tolstoï illumine toute une galerie de portraits. — Puis accompa=gnés du Dr Martin nous voici installés dans deux drojkis et cahotés sur les pavés ronds de l'incommensurable chaussée Kaloujskaia qui doit nous mener dîner à la „montagne des Moineaux". C'est le Bois de la Bâtie des Moscovites, butte modeste, surplombant au S-O. de la ville la rive verdoyante de la Moskva d'une moraine à pic. On saisit d'ici l'im=mensité de Moscou et l'infini de la plaine qui l'entoure, coupée par les vastes méandres de la rivière. C'est là, dit l'histoire, que Moscou apparut aux yeux de Napoléon 1er, c'est de là qu'il la contempla avant d'y entrer. Nous dînons pacifiquement sur cet emplacement mémora=ble, tandis que vient la nuit et que là-bas une incroyable constella=tion s'allume, c'est l'illumination des grandes tours du Kremlin pour les fêtes de l'Assomption.

Au retour nocturne, un cri d'alarme retentit derrière notre voiture: c'est Mr Martin qui n'a plus que 3 roues et se cram=ponne comme il peut sur le plan incliné de sa banquette cherchant un mot russe capable de faire arrêter son cocher. L'accident n'est pas réparable et c'est encore loin de Moscou; force nous est donc de monter tous trois dans le même fiacre et nous asseoir tour à tour sur les genoux du Dr M. qui est si généreusement doté par la bonne nature qu'il sait supporter sans trop souffrir toutes nos imperfections!

[illegible]

. . . .

Au nom de Leurs [illegible] Impériales, [illegible] le Grand Duc Serge [illegible] et Madame la Grande Duchesse [illegible], [illegible] . . . . . . [illegible] de Leurs Altesses Impériales [illegible] Palais Impérial . . . . .

etc. etc. . . . .

[illegible] Cette [illegible] garden-party [illegible] aux [illegible].

[illegible]

[illegible] entre les [illegible]

[illegible]

[illegible] garden-party [illegible] tellement princier [illegible] Gouverneur de [illegible] Grande-Duchesse [illegible] quelques [illegible] quelques uniformes [illegible] présenter les Congressistes les plus [illegible] et sait dire à chacun dans sa langue quelques mots [illegible] semble [illegible] lui dit : [illegible]

Monsieur, qui allez partir pour le Caucase ? »
Signalons dans la foule la charmante Madame Potkine Trétiakov, fille de la galerie Tretiakov.

Ce soir nous devons dire adieu à Mr Edouard Martin, à la juvénile gaieté duquel nous devons la plus large part des bons souvenirs que nous garderons de Moscou. Il retourne par le Nord; nous l'accompagnons à la gare de Pétersbourg et nous l'installons dans son wagon en compagnie d'une fraiche bouteille de Kvass, car la chaleur est torride. Cette malheureuse bouteille a fait excès de zèle et c'est en coulant goutte à goutte du filet où Mr Martin l'avait placée sur sa personne endormie qu'elle l'a rafraichi, extérieurement, de Moscou à St Pétersbourg.

Ce jour là, le soleil a fait monter le thermomètre à 55° centigrades ; c'est dire que l'asphalte des trottoirs n'était pas loin de la fluidité.

Dimanche 17/29 Août

Aujourd'hui c'est à Moscou qu'il nous faut dire adieu. Nous entrons une dernière fois au Kremlin auquel nous nous sentons déjà attachés comme à une vieille connaissance ; puis dans l'indescriptible cathédrale de St Basile, cet amoncellement monstrueux d'artichauts et d'ananas monumentaux et multicolores qui, avec l'échafaud de pierre pieusement conservé devant sa façade, raconte le règne capricieux et sanguinaire de celui qui les bâtit l'empereur Ivan le Terrible (1554).

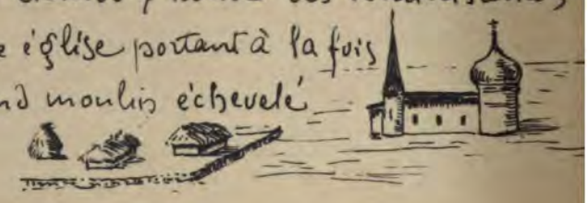
A la gare de Riazan nous retrouvons à midi le complet vert-bouteille à courtes culottes de Mr Eternod et le sourire docile de Frau Gruss, qui vont monter avec nous dans le train de Vladicaucas. Notre prodigue bonne étoile nous installe dans un spacieux coupé où nous allons vivre ensemble deux jours

et demi. Les deux banquettes chacune à trois places se dédoublent en quatre lits superposés, deux par deux, par un mécanisme très simple qui consiste à rentrer le dossier horizontal au-dessus du siège. Au milieu de la pièce il y a une table, quelques chaises et des tablettes mobiles devant les fenêtres. Nous n'y serons pas malheureux ; en route pour le Caucase!

Après quelques heures à travers une riche plaine, on traverse à Kolomna l'Oka, immense et charriant des trains de bois et des monceaux de foin ; puis Riazan, où les clochers pointus se mêlent aux coupoles orthodoxes.

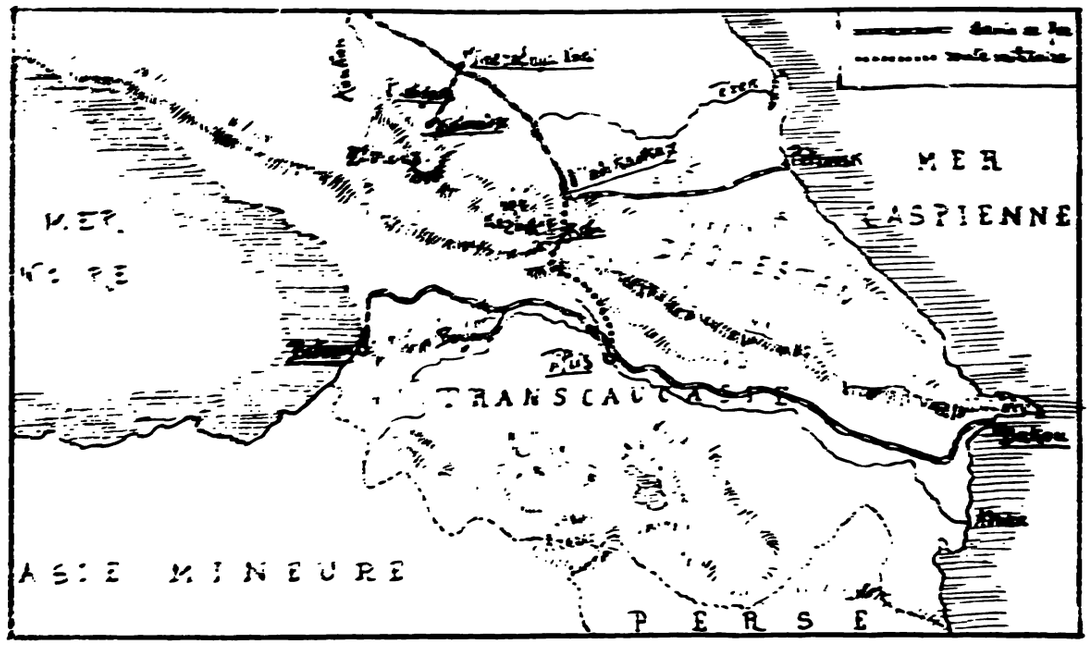
Lundi 18/30 Août 97. Madame Gruss qui s'était retirée le soir dans un coupé réservé aux dames a fort mal dormi incommodée par l'épaisse fumée des cigarettes de ses compagnes.

Réveil dans la fertile région du "Tchernozion" ou "Terre Noire" à Voronèje joliment groupée sur les falaises du Voronèje, affluent du Don. Ensuite traversée du Don lui-même d'une imposante largeur pour entrer alors dans le pays des Cosaques du Don, la Steppe. Ce sont d'abord des mamelons desséchés, des ravins, des rochers calcaires suintant le salpêtre, puis bientôt la plaine infinie, plate et ondulée aride comme un désert, poussiéreuse, sans un arbre. Des moutons d'Astrakan y broutent avec les petits chevaux nerveux des Cosaques ; des vols de choucas piaillent tout autour. Et des distances immenses les uns des autres s'étalent des villages misérables quelquefois très étendus ; ils sont faits de huttes identiques entre elles, murs en pisé, toits de chaume, entourées d'un clos fermé d'un petit mur de pierre. Mr Ternod y trouve des réminiscences du Mexique. Par ci par là une église portant à la fois flèche et coupole, on bien un grand moulin échevelé avec 6 ailes à sa roue.



On roule, on roule toujours dans la steppe : Mme Gruss mange, Mr Ehrmod cause, Revilliod dessine et Bourrillon fume ; l'accord est parfait. La locomotive chauffant au naphte il n'y a ni fumée, ni poussière. Le train se peuple peu à peu d'officiers de cosaques très élégants avec leur haut bonnet à poils ou la toque de fourrure à fond de couleur et leur tunique bleue ou blanche. La troupe du Caucase porte comme uniforme le costume national des Circassiens (Tcherkesses) : c'est d'abord la "Tcherkeska", sorte de robe flottante de laine grossière serrée à la taille par la ceinture qui porte en avant le kindjall (long poignard) inséparable, ornement du tcherkesse ; les manches en sont trop longues et flottantes. Ouverte en pointe sur la poitrine elle laisse voir le "beshmet", tunique collante de soie, souvent de couleur claire et vive ; un pantalon bouffant, de petites bottes molles complètent le costume avec un bonnet de peau de mouton. Par le mauvais temps ou dans des expéditions de longue durée la "bourka", pélerine noire en feutre épais raide comme du bois et velu comme une toison d'ours recouvre à la fois le cavalier et une bonne partie de son cheval.

Nous dînons en traversant le Donetz, - poulets, melons d'eau, graines de tournesol et kwass - puis, les lits une fois bâtis, c'est en rêve que nous passons à Novo-Tcherkask, capitale de la province des Cosaques et siège de l'investiture de leur Hetman, puis à Rostov-sur-le Don pour ne nous réveiller qu'à Kavkaskaia, sur


MER
CASPIENNE
TRANSCAUCASIE
ASIE MINEURE
PERSE

Le mouvement à la gare est curieux à observer : Ce sont des familles russes se rendant aux eaux avec une abon=dance de bagages toute orientale, des officiers qui vont rejoindre les garni=sons du Caucase, des bords de la Cas=pienne ou peut-être même des protec=torats de la Transcaspie, des mar=chands persans les ongles et la barbe teints en rouge au henné, enfin de beaux types de Tchekesses, princes probablement (ils le sont tous un peu quoique brigands de profession) portant le costume national la ceinture surchargée d'armes de prix et toujours imposants par la dignité de leur maintien et la sveltesse gracieuse de leur haute stature. Revillion qui sans vergogne croque l'un de ces derniers dans son album s'attire des regards flamboyants de haine et de mépris.

Le petit chemin de fer qui nous emporte quitte brusquement la steppe et s'enfonce dans les montagnes d'une pe=tite Suisse coquette, peuplée et verdoyante de bois de chênes. A un détour de la voie apparait là-bas un immense dôme de glace, c'est l' Elbrouz, le géant du Caucase dont le front s'élève à 5631 m., 821 de plus que le Mt. Blanc ! Il est un peu voilé par le soleil qui baisse et surgit, unique glacier, au-dessus de croupes grisâtres qu'il domine de sa hauteur formidable, mais qui par leur monotonie et leur aridité font un premier plan bien indigne de sa sereine majesté.

Les yeux fixés sur ce colosse qui nous fascine

nous rentrions dans une région plus aride — Piatigorsk, Jelezentzki — enfin à la nuit close Kislowodsk, Station terminus. Nous avons grand peine à trouver quelqu'un sachant nous conduire à un hôtel ; madame Gruss, pressée de rejoindre sa famille à Wintertour, propose de remonter immédiatement dans le train qui vient de nous déposer pour continuer le voyage sur Wladikawcas ; mais, toujours docile, elle cède bientôt à la majorité et la suit à l'hotel de Mt Bechtaou résignée à voir Kislovodsk de jour.

Mt Bechtaou porte le nom d'une de ces montagnes en pain de sucre que l'on voit de son village (à moins que ce ne soit lui qui lui ait donné le sien). Au pied de monts secs et pelés, Kislovodsk étale de beaux ombrages, de grandes allées d'arbres où se promènent les baigneurs, buveurs de l'eau fraîche et agréablement gazeuse de la Source Narzan. Il y a un grand Casino ; c'est un endroit très distingué.

Mt Bechtaou qui ne sait pas le Français nous amène comme interprète sa nièce, une petite arménienne de 18 ans aux longs yeux noirs, très amusante par son exubérante gaieté et le français-Charabia qu'elle débloterre à tort et à travers. Après dîner nous nous attardons autour du Samovar à l'écouter causer et rire au milieu de la famille Bechtaou réunie au complet, qui regarde flirter sa nièce avec admiration. Pendant ce Temps Madame Gruss, pensant qu'il doit y avoir des punaises dans sa chambre où elle s'est retirée de bonne heure, n'arrive pas à fermer l'œil de toute la nuit.

Le lendemain matin nous faisons en passant une halte à Piatigorsk, autre station balnéaire, celle-ci d'eaux thermales sulfureuses. Un étudiant de bonne volonté mis à notre disposition

nous fait monter tous 4 dans deux victorias à deux chevaux pour nous faire faire le tour des nombreuses sources. Ses voi=
=tures partent au galop et se dévalent dans les ravins qui tiennent lieu de route à travers cette ville montueuse et pous=
=siéreuse dont les maisons éparses sont répandues sur une surface immense autant qu'aride. A midi nous étions à Minéral Voby et nous y retrouvons l'express de Vladikavkas pour continuer notre course interrompue là la veille.

Nous ne jouissons plus dans cette partie du trajet de la tranquillité et du confort que nous avions eu auparavant. Le wagon où nous montons est occupé par une foule de gros Persans se rendant à Samarkande avec des amoncellements de bagages et de mar=
=chandises qui encombrent tous les filets, couloirs et banquettes. Dans la voiture voisine 12 médecins Français mènent une vie joyeuse et bruyante. Nous faisons la connaissance de l'aimable et jovial Dr Victor Robin de Lyon accompagné de Madame Robin.

Encore la steppe, bordée au loin par la chai=
=ne Caucasique qui grandit peu à peu, enfin Vladikavkas. Il est 10 heures du soir. Nous descendons d'abord à un hôtel de bonne apparence; mais l'hôte ayant parlé de faire payer les bougies à part, Mme Ermod s'en fâche très fort, le traite de Mexicain et de voleur, si bien qu'il nous faut aller chercher de la place ailleurs. Il est vrai qu'on ne saurait être trop méfiant dans ce pays vis-à-vis des hôteliers: Vous convenez du prix d'une chambre et vous vous y endormés à bon compte, mais le len=
=demain la note porte en outre du prix arrêté une série de supplé=

nous rentrons dans une région plus aride — Piatigorsk, Jelentouki — enfin à la nuit close Kislowodsk, Station terminus. Nous avons grand peine à trouver quelqu'un sachant nous conduire à un hôtel ; madame Guss, pressée de rejoindre sa famille à Winterthur, propose de remonter immédiatement dans le train qui vient de nous déposer pour continuer le voyage sur Wladikawcas ; mais, toujours docile, elle cède bientôt à la majorité et la suit à l'hotel de Mlle Bechtaou résignée à voir Kislovodsk de jour.

Mlle Bechtaou porte le nom d'une de ces montagnes en pain de sucre que l'on voit de son village (à moins que ce ne soit lui qui lui ait donné le sien). Au pied de monts secs et pelés, Kislovodsk étale de beaux ombrages, de grandes allées d'arbres où se promènent les baigneurs, buveurs de l'eau fraîche et agréablement gazeuse de la Source Narzan. Il y a un grand Casino ; c'est un endroit très distingué.

Mlle Bechtaou qui ne sait pas le Français nous amène comme interprète sa nièce, une petite arménienne de 18 ans aux longs yeux noirs, très amusante par son exubérante gaieté et le français-Charabia qu'elle déblatère à tort et à travers. Après dîner nous nous attardons autour du Samovar à l'écouter causer et rire au milieu de la famille Bechtaou réunie au complet, qui regarde flirter sa nièce avec admiration. Pendant ce Temps Madame Guss, pensant qu'il doit y avoir des punaises dans sa Chambre où elle s'est retirée de bonne heure, n'arrive pas à fermer l'œil de toute la nuit.

Le lendemain matin nous faisons en passant une halte à Piatigorsk, autre station balnéaire, celle-ci d'eaux thermales sulfureuses. Un étudiant de bonne volonté mis à notre disposition

nous fait monter tous 4 dans deux victorias à deux chevaux pour nous faire faire le tour des nombreuses sources. Ses voi=
=tures partent au galop et se dévalent dans les ravins qui tiennent lieu de route à travers cette ville montueuse et pous=
=siéreuse dont les maisons éparses sont répandues sur une surface immense autant qu'aride. A midi nous étions à Minéral Voby et nous y retrouvons l'express de Vladikavkas pour continuer notre course interrompue la la veille.

Nous ne jouissons plus dans cette partie du trajet de la tranquillité et du confort que nous avions eu auparavant. Le wagon où nous montons est occupé par une foule de gros Persans se rendant à Samarkande avec des amoncellements de bagages et de mar=
=chandises qui encombrent tous les filets, couloirs et banquettes. Dans la voiture voisine 12 médecins Français mènent une vie joyeuse et bruyante. Nous faisons la connaissance de l'aimable et jovial Dr Victor Robin de Lyon, accompagné de Madame Robin.

Encore la steppe, bordée au loin par la chai=
=ne Caucasique qui grandit peu à peu, enfin Vladikavkas. Il est 10 heures du soir. Nous descendons d'abord à un hotel de bonne apparence; mais l'hôte ayant parlé de faire payer les bougies à part, Mr Etemod s'en fâche très fort, le traite de Mexicain et de voleur, si bien qu'il nous faut aller chercher de la place ailleurs. Il est vrai qu'on ne saurait être trop méfiant dans ce pays vis-à-vis des hôteliers: Vous convenez du prix d'une chambre et vous vous y endormez à bon compte, mais le len=
=demain la note porte en outre du prix arrêté une série de supplé=

=ments : le lit, l'eau, la bougie, le service, etc... plus les draps, matelas, oreillers, etc... que les Russes ont l'habitude de transporter avec eux en voyage. Nous pouvons enfin nous loger à l'hôtel d'Europe. « Venez donc en Suisse apprendre votre métier, s'exclame Mr Eternod, on y exploite les étrangers, mais on ne les vole pas ! »

Au Caucase.

Vladicaucaz est une ville moderne de construction banale. Ses maisons basses et les rues larges pavées de pierre rappellent les quartiers neufs de Moscou, mais les couleurs voyantes des étalages de fruits avec leurs raisins énormes et leurs melons d'eau verts ou jaunes montrent que nous sommes à la latitude de Nice et non plus à celle d'Edimbourg et Copenhague. Mais si la population n'est plus celle de Moscou, c'est bien toujours le gouvernement russe : nous voyons dans la rue un gendarme rosser à coups de plat de sabre un paysan qui a commis le crime de faire suivre à son char la gauche de la chaussée ; convaincu par ce genre d'argument qui ne semble du reste pas l'étonner le moujik s'empresse d'obtempérer à l'autorité.

La voie ferrée que nous avons suivie continue jusqu'à Pétrovsk, sur la mer Caspienne, port qui se trouve ainsi mis en communication avec Rostov sur la mer d'Azov et Novorossisk sur la mer Noire (voir la carte ci-jointe). Plus au Sud une autre grande ligne unit encore la Caspienne à la mer Noire reliant Batoum d'une part avec Poti et Batoum d'autre part. Entre ces 2 lignes parallèles s'élève comme une barrière toute la large chaine du Caucase limite naturelle de l'Europe avec l'Asie. La partie centrale le „Caucase de glace" en est

la plus élevée avec une série de sommets qui dépassent 5000 mètres, entre autres l'Elbrous à l'Ouest (5631) et le Kasbek à l'Est (5044 m.) La principale brèche de ce massif est le col de la Krestovaia Gora (montagne de la Croix 2788 m.) d'où partent deux vallées transversales, qui emportent, l'une vers le Nord les eaux du Térek, l'autre vers le Sud celles de la Koura. C'est cette échancrure naturelle qui a été choisie pour l'établissement d'une voie de communication avec les provinces russes de la Transcaucasie : la "route militaire de Géorgie". Elle relie l'Europe à l'Asie, Vladikavkas-sur-le-Térek avec Tiflis-sur-la-Koura, c'est le chemin que nous prendrons demain.

Jeudi 21 Août / 2 Sept.bre

A 8 heures du matin, la voiture que nous avions retenue la veille et obtenue non sans peine, grâce à une lettre du gouvernement genevois dont M.r Et. est porteur (ô prestige des gouvernements !), vient nous prendre à l'hôtel. C'est une immense carriole à 4 chevaux pour commencer, 6 plus tard, haute, large, vaste, ouverte tout le tour et surmontée d'un petit toit. Notre Quatuor y prend place et sur le siège montent deux petits garçons de 8 et 10 ans que le gouvernement nous a bon gré malgré colloqués profitant de notre expédition pour les faire transporter à Tiflis. Ce sont deux orphelins arméniens que l'on renvoie ainsi à leur collège après les vacances passées dans leur ville natale. Ils ont de petites mines tristes et sympathiques. Leur frère de peu plus agé qu'eux, monte à poil un petit cheval gris très sautillant et leur fait la conduite pendant les premiers kilomètres. Il galope à nos côtés, et tandis que nous admirons sa grâce et son aisance à cheval, M.me Gruss

lui rend ses bâtons de chocolat ; il le prend, sans hésiter le brise en deux, en donne la moitié à chacun de ses petits frères, puis il nous salue d'un sourire en faisant volte-face et rentre au triple galop à Vladikaoukaz.

Le temps est gris. C'est la première fois depuis notre départ de Genève que le soleil nous manque. La route au bout d'une petite heure en plaine s'engage dans une vallée rocailleuse, au fond de laquelle le Térek roule ses eaux en serpentant dans son trop large lit de cailloux. Puis elle se met à monter sensiblement. Nous ne pouvons nous empêcher de comparer cette nature montagneuse avec celle de nos Alpes: l'apparence générale est très analogue ; pourtant tout est plus vaste, plus immense et d'une aridité désolante qu'on ne rencontre qu'exceptionnellement dans les régions alpines où les forêts et les paturâges, même quand ils sont bien lointains, apportent toujours une note riante au tableau. Ici c'est le Chaos, imposant mais austère.

Au milieu de la matinée nous arrivons à Lars, le deuxième des 13 relais échelonnés jusqu'à Tiflis. A chaque relai changement de chevaux et de postillons. Malheureusement nous ne sommes pas les premiers arrivés, les 12 Français de hier nous ont précédés et ont accaparé tous les chevaux disponibles. Il nous faut attendre qu'il y en ait d'autres. Heureusement les distractions ne manquent pas autour de l'auberge : c'est un encombrement de carrioles, charrettes et Diligences de toute espèce autour desquelles se démènent voyageurs, cochers et postillons. De temps en temps passe un cavalier planté tout droit sur la selle surélevée de son petit cheval nerveux ; revêtu de l'inévitable et sauvage burka il porte à l'épaule un long fusil. Un jeune berger grousien vêtu de loques bigarrées

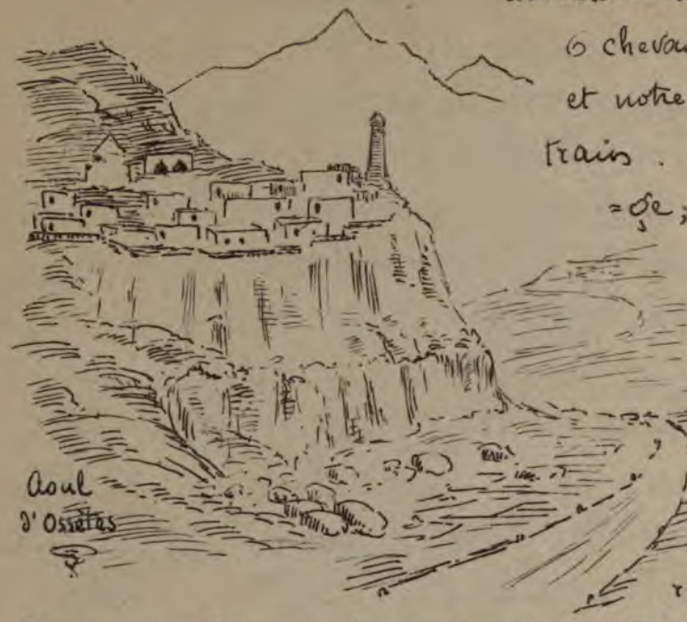
surveille les étrangers d'un œil farouche. Arrive un chasseur chargé de la dépouille d'un ours qu'il vient de tuer ; il est de la tribu des Ingouches, peuplade misérable à demi sauvage n'ayant longtemps vécu que de brigandage. Au bord de la route une patrouille de Cosaques (ces derniers sont chargés de faire la police dans la montagne, de maintenir la tranquillité parmi les populations indigènes et de protéger les étrangers) ; ce sont des Russes blonds traînes bien différents du type des Tcherkesses dont ils portent le costume en guise d'uniforme ;

assis en cercle ils se gavent de melons d'eau, nourriture plus aqueuse que substantielle, la seule qu'ils aient pu se procurer pour leur repas de midi ; aussi les plus délurés d'entre eux s'approchent des voyageurs et en leur faisant mille grâces qui rappellent celles des ours de Berne ils cherchent à obtenir quelque chose de mieux à se mettre sous la dent.

Un vieillard Ossète fait admirer avec fierté ses armes, son poignard richement travaillé et les breloques de son ceinturon. Cet arsenal a servi avant lui à plusieurs générations d'ancêtres combattant héroïquement pour l'indépendance de leurs vallées.

Lars est la limite de la Géorgie et de l'Ossétie que nous venons de traverser ; les Ossètes sont une population importante du Caucase ; d'origine inconnue, de culture très arriérée, ils comprennent des Chrétiens, des musulmans et des payens. Ils habitent des cavernes naturelles ou de petites maisons de pierre sèche si anciennes et si dissimulées parmi les rochers qu'elles semblent faire partie de la montagne même.

Après 2 heures d'attente bien vite passées au milieu de cet


Aoul d'Ossètes

amusant va et vient nous obtenons les 6 chevaux auxquels nous avons droit et notre patache repart à fond de train. Le paysage devient plus sauvage; des parois immenses surplombent la route et tout au fond le Terek roule ses eaux torrentueuses : c'est le fameux "défilé du Darial", les "Portes Sarmates" des Anciens. Les rochers ont des teintes rouges, violet vif et même bleues qui ont quelque chose de surnaturel et, sans être "une gorge si étroite qu'on voie à peine le Ciel au-dessus de sa tête", comme nous l'annonçait Baedeker, ce large défilé est extrêmement imposant. C'est là que lors de la Conquête du Caucase les Russes ont trouvé la résistance la plus acharnée et la plus difficile à vaincre. On peut s'en faire une idée en voyant quelle situation avantageuse occupent sur les flancs de la montagne les villages des indigènes dits "Aouls" perchés comme des nids d'aigles au-dessus de rochers à pics et de plus fortifiés. Et l'on est saisi d'admiration en songeant aux difficultés de la construction de cette route qui a été bâtie par les soldats au fur et à mesure de la conquête et dont les insurgés démolissaient souvent en un jour le travail de plusieurs mois. Il a fallu 5 années pour faire sauter le défilé; en 1863 la route fut achevée et les héroïques montagnards définitivement soumis à la Russie.

Vers le soir relai à Kasbek (1797 m.). pittoresque village bâti en pierres rougeâtres, entouré d'un mur d'enceinte d'où s'élèvent des tours carrées, tours d'observation au temps des luttes.

L'antique petite église de pierre, d'une architecture bizantine avec une ornementation dans le goût persan est bizarre autant qu'intéressante avec ses clochetons pointus et les 2 lions en bas relief qui ornent sa façade.

Une nuée de petits gamins géorgiens nous entourent, offrant des cristaux et pyrites de fer ; ils portent la robe tcherkesse et des bonnets à poils d'une grosseur exagérée. Pour quelques kopeks ils se laissent dessiner et photographier : la fierté nationale s'en va!

Une rouée dans les nuages nous fait voir un instant la pyramide blanche du Mt Kasbek en face du village et la vaste coulée de glace qui serpente à son pied, mais le voile se reforme bientôt, le ciel devient toujours plus sombre et une terrible averse crève sur notre malheureuse patache qui a repris sa course dans la nuit noire. Nos 6 chevaux secouent gaillardement leurs clochettes encouragés par les admonestations et les sifflements du cocher. La pluie tombe dru et la nuit est si intense que c'est à peine si on distingue sur le ciel le profil des grandes tours des villages près desquels nous passons au-dessus des pointes rouges que font dans le noir leurs lumières. Comme nous n'avons pas soupé, Mme Gruss, inépuisable, fait apparaître un fidèle saucisson qui l'a suivie depuis Winterthur et, pour faire descendre, l'arrose d'un cognac aussi sec que le saucisson. Même l'estomac de fer du Prof. Eternod a de la peine à venir à bout de ce repas zurichois.

Kobi,
Vendredi 3 Sept. A 3 heures du matin, nous nous étions sur les tapis persans qui nous

ont servi de couche au relais de Kobi déjà envahi à notre arrivée par une bande de voyageurs dont les voitures nous précédaient hier, le ménage Robin, un général russe, un hollandais le Dr Greidanus, médecin de S.M. la reine des pays-bas et des représentants de plusieurs autres nationalités. Il s'agit ce matin de partir les premiers; à 4 heures nous roulons déjà. La route monte fort et nous suivons à pied notre carriole cueillant dans l'herbe des gentianes bleues qui croissent parmi des touffes de rhododendrons. Nous arrivons ainsi à 2788m. au sommet du col de Krestovaia Gora où un obélisque de pierre marque la limite des 2 Continents. L'air est vif, le ciel s'est éclairci; il fait bon de s'arrêter là un moment à contempler cette nature impressionnante par sa grandeur et sa sauvagerie et de sonder l'horizon inconnu autrefois que le regard peut l'étendre là-bas au Sud-en Asie!

Nous sommes bientôt rejoints par les autres voyageurs. Le Dr Robin photographie l'assemblée au pied du monument et les voitures repartent.

La route descend en lacets et notre carriole fait des tournants vertigineux poussant devant elle son attelage lancé au triple galop. Frein et sabot sont choses inconnues en Géorgie.

"Mléti" marque le milieu de la route entre Vladikaokaz et Tiflis; nous l'atteignons dans la matinée. C'est une petite ville antique et intéressante; nous y observons des femmes femmes d'une beauté classique remarquable. Géorgiennes à cheveux noirs ou roux foncé dont les longues nattes tombent le long

du dos et vêtues des plus vives couleurs. Leurs yeux sont aussi farouches que beaux et sous le regard des étrangers elles voilent avec pudeur le bas de leur visage en ramenant devant leur bouche le coin du mouchoir rouge,

jaune ou bigarré qu'elles portent sur la tête. Nous ne sommes pas loin des pratiques mu=sulmanes, quoiqu'encore en pays orthodoxe.

Plus loin nous croisons sur la route des familles entières de Géorgiens se transportant avec armes et bagages. Un seul cheval est monté par un ménage; le mari, un vieillard quelquefois, conduit, portant en croupe sa toute jeune épouse. Ou bien ce sont 2 femmes à cali=fourchon sur l'échine pliante d'une maigre bête — les hommes alors sont à pied, galanterie que n'enseigne pas Mahomet — et sur et sous ces amazones sont encore entassés des paquets, des sacs, des fusils, des nourrissons emmaillotés, des enfants déjà grands, enfin le berceau, long meuble de bois sculpté porté en bandoulière entravers du dos! Un seul cheval vaut toute une déménagerie.

Le temps est superbe, et sous le chaud soleil d'Asie ces pittoresques caravanes aux couleurs éclatantes nous offrent tout le long de la route, au-dessus d'un Torrent sauvage et dans une nature verdoyante, un spectacle enchanteur.

A midi nous dînons à „Quanouri" avec le plat natio=nal du Caucase le Chachlik; c'est du mouton rôti à même la flamme — ce qui le rend coriace mais avec une saveur très fine — puis coupé en petits cubes. Nous voyons de grands troupeaux de moutons; ils

sont tous de la race à queue grasse, c'est-à-dire que leur joli petit corps dont la laine est si gracieusement frisée est suivi d'un appendice difforme, consistant tremblottant, tout à fait dénué d'esthétique.

Avec eux paissent des chèvres, petites et fines au poil immense tombant jusqu'à terre et aux longues cornes arquées qu'on aimerait voir dorées comme chez les marchands de joujoux. Il y a aussi des pourceaux échaînés qui sont poilus plus qu'ils ne devraient et tachetés de roux ou rayés comme des zèbres; un sanglier se promène inoffensif dans le va et vient d'un relai, tandis qu'un ours attaché à un arbre fait des amitiés aux voyageurs. Dans les endroits humides de la vallée que nous descendons de gros buffles roulent dans la fange leurs corps luisants de cétacés, tels des hippopotames dans le Haut-Nil. On dit que le lait de buffle est fort bon et qu'ils sont des bêtes de trait d'une docilité sans pareille.

Plus loin nous voyons labourer avec des charrues tirées chacune par 16 bœufs et buffles attelés 2 par 2. D'autres traînent des charriots dont les roues sont un disque plein, ou bien foulent le grain en déambulant paisiblement sur une aire. L'agriculture est à l'antique. Les femmes inséparables de leurs berceau accompagnent leurs maris aux travail des champs.

La nuit tombe de relai en relai nous roulons toujours à fond de train dans des vallées et, dans la plaine, laissant derrière nous les hautes montagnes. Ce n'est qu'à 10 heures du soir que nous sommes à Mtschet, ancienne capitale de la Géorgie dont elle est

la plus ancienne cité. L'auberge est envahie par la bande cosmo=
=polite qui a réussi à nous devancer en route et il n'y a qu'une
chambre à coucher, sans lit naturellement et déjà occupée par un
cosaque et sa femme. Le général russe fait aussitôt servir la
galanterie sur les cosaques endormis qui reçoivent l'ordre de dé=
=guerpir immédiatement pour céder leur couche primitive à une
dame lyonnaise exténuée de fatigue. Mais le sacrifice de ces inno=
=cents se trouve inutile car on entend bientôt la dame lyonnaise pous=
=ser des cris effarés devant les punaises qui occupent encore la chambre et contre
lesquelles l'autorité du général est absolument impuissante. La panique
gagne Mme Gruss qui nous presse de ne pas nous attarder ici. Nous ne
pourrions du reste pas songer à y dormir ailleurs que dans la voiture.

Nous nous décidons donc à ajouter encore les 2 heures de
route qui nous séparent de Tiflis aux 18 qu'a déjà cette journée et nous re=
=montons en pataches; calés par les deux petits orphelins profondément endor=
=mis, nous clochons les uns contre les autres bercés par le tintamarre as=
=sourdissant des cigales qui s'ajoute à celui de nos grelots.

A minuit nous circulons dans le dédale des rues
sombres de Tiflis. Nous déposons les orphelins
toujours endormis devant une porte cochère où
quelqu'un les attendait et nous pouvons enfin
trouver un sommeil complet dans les bons lits de l'Hotel de Londres, grand
hotel à l'Européenne tenu avec tout le confort moderne et la plus aimable
Gemüthlichkeit" par une vaillante dame allemande.

"

Samedi 23 Août / 4 Sept.
Tiflis.

Le professeur encore aux prises avec le
saucisson de la veille ne peut nous accom=
=pagner ce matin. C'est donc avec Mme Gruss seulement que nous sor=
=tons pour prendre une première impression de la capitale de la Géorgie
chef-lieu du gouvernement général du Caucase.

Nous montons d'abord à la Citadelle, antique et pittoresque ruine qui couronne un monticule escarpé, au bord des Quartiers persans, et domine Tiflis. L'ascension est rude, le soleil est littéralement brûlant, mais l'air est si sec que cette chaleur torride n'a rien de déprimant, et de là-haut le panorama est bien intéressant. La ville est étroitement encaissée entre des montagnes rougeâtres, arides et pelées ; les maisons serrées les unes contre les autres ne laissant entre elles que des ruelles étroites et tortueuses se groupent au bord de la Koura, fleuve plus que rivière, qui s'est creusé dans le roc un lit profond et sinueux. Ceci c'est la partie ancienne et indigène de la ville, habitée par les Géorgiens d'une part, par les Persans et des Arméniens d'autre part ; les quartiers neufs spacieusement bâtis à l'Européenne avec promenades publiques et tramways n'offrent aucun intérêt ; ils sont habités par les Russes, la classe aisée arménienne et une importante colonie allemande. Tout près de nous les dernières maisons du quartier persan viennent s'appuyer contre le pied de la citadelle et s'y étagent en amphithéâtre : ce sont des baraques branlantes, à toit plat, portantes de grandes galeries couvertes suspendues dans le vide. Elles sont jetées pêle-mêle séparées par des terrasses qui se surmontent les unes les autres en escalier et rejointes par des échelles de degrés de pierre ou de petits sentiers escarpés. La voirie étant rudimentaire et la pluie très rare les ordures s'accumulent autour des habitations et il y règne un parfum qui pour être bien oriental ne rappelle en rien celui des pastilles du sérail. Cela n'empêche pas l'ensemble d'être extrêmement pittoresque et de ne ressembler à rien de ce qu'on peut voir ailleurs.

En redescendant nous passons au jardin botanique de la ville, seule oasis dans ce désert rôti, où des marronniers étiques, des platanes et des sapins souffreteux sont jalousement cultivés et munis d'étiquettes multilingues. Alors nous nous lançons dans les bazars,

Arméniens et Persans, inextricable labyrinthe de ruelles tortueuses où fourmil=
=lent tous les peuples du Caucase et d'Asie Mineure qui se gênent les uns
les autres en 70 langues différentes. Ce sont de petites maisons sans unif=
=té et sans ensemble, pittoresques par leur dissemblance et la variété de couleur
des loques et des oripeaux qui sont tendus en tous sens devant les boutiques pour
barrer la route au soleil. Tout est peint en teintes criardes. Ici ou là des voûtes
byzantines ou des créneaux mauresques, c'est quelque grand magasin ou une mos=
=quée. Au dessus pointent les minarets à galerie, mêlés aux clochers des égli=
=ses arméniennes et aux coupoles hémisphériques des mosquées. Les boutiques
se touchent toutes. A cet endroit on ne travaille que le cuir, souliers, ceintures, ba=
=bouches à la pointe relevée, harnais ; — ailleurs l'argent, qu'on ciselle à la
main et qu'on rehausse de noir pour faire les cartouches qui ornent la poitrine
des Tcherkesses, des bijoux de femmes ou des poignards en miniature, bibelots
pour les étrangers. Plus loin les armuriers, fabricants de Kindjalls et fu=
=sils neufs comme aussi d'armes antiques si bien faites que les plus connais=
=seurs s'y trompent. Ici les marchands de tapis de Perse, bien tentants ; là
les instruments de musique : Tambourins, guitares et violons bizarres, incrustés de
nacre et de cuivre. Il y a de tout, du neuf, du vieux, de l'utile et du superflu,
mais chaque chose a sa saveur orientale, son cachet local et il est bien difficile
au voyageur économe de ne pas y vider ses poches.

Fabricants et marchands sont sous leur auvent tout ou=
=vert, ils guettent le client, l'appellent, l'attirent, l'invitent à entrer, à
tout voir, à tout toucher .... et ce sont des prix fabuleux, ridicules, alors
on offre le 1/10ième et ce n'est quelquefois qu'après une demi-heure de marchan=
=dage qu'on tombe d'accord pour finir toujours par être plus ou moins volé
par le marchand. Car sachez que, selon le dicton du pays, il faut 3 Juifs
pour rouler un Arménien, et 3 Arméniens pour rouler un Persan ; combien
donc faudrait-il de chrétiens pour rouler un Persan ?

On s'arrête donc à chaque pas pour examiner, tâter, mar=

=chanter et aussi pour regarder les types de la rue : les Persans avec leur énor=
=me „papak" d'astrakan noir ou leur petit bonnet
brodé et leurs cheveux luisants, les Turcs sous
leur fez rouge, les Tartares avec leurs bonnets
à poils d'un volume invraisemblable, les Tcherkesses,
les Géorgiens, les Russes, les Arméniens, les Juifs
et d'autres encore que nous ne savons pas recon=
=naître.

Les boulangers cuisent le pain d'une façon plus que
primitive. Etablis comme tous les autres en plein vent, ils ont comme
four un immense vase de terre cuite enseveli aux 3/4 et chauffé par
des braises ardentes qui sont au fond ; le mitron
nu jusqu'à la ceinture, après avoir mis sa
pâte en grandes galettes plates plonge dans
le four (ou mieux la fournaise) la tête la pre=
=mière et colle ses galettes contre la paroi.
Même plongeon pour les retirer quand elles sont
cuites. C'est le contraire du puits frigothérapique de Raoul Pictet.

Nous entrons dans un sombre petit cabaret persan, où un
jeune et empressé barbier en tunique bleu de ciel nous sert dans des tasses
minuscules du thé bouillant très aromatique et sucré comme du sirop et
nous tend au bout d'une pincette un charbon ardent pour allumer nos
cigarettes. Pour faire comme ceux qui, graves et impassibles, accroupis sur
les bancs tout autour de la salle fument
avec le sérieux de l'accomplissement d'un sa=
=crifice la vapeur de leur narghilé, nous
en demandons un du geste et nous nous
efforçons d'en jouir en le fumant tour à
tour. Mme Gruss elle-même s'y hasarde

La buée grisante qu'il faut respirer à pleins poumons a un léger parfum qui n'est pas désagréable ; mais nous sentons bientôt notre faible tête d'occidental se prendre de vertige et c'est presque en titubant que nous ressortons dans la rue devenue déserte sous le soleil brûlant de midi, accompagnés des salamaleks et des bénédictions du cafetier à qui nous avons laissé quelques kopeks de pour-boire. Jouissant d'une sensation de vide étrange et contents d'avoir goûté à l'Orient autrement que par les yeux seuls, nous jugeons pourtant cette expé-rience suffisante et nous rentrons à l'hotel pour y dîner à l'européenne.

Nous y retrouvons notre infortuné professeur-Tiès alar-mé sur son état. Son inquiétude nous gagne et nous afflige. Heureu-sement que dès le lendemain un habile praticien de Tiflis le débarrassait de ses angoisses par un remède énergique et rendait du même coup à notre ancêtre sa belle humeur et sa bonne santé.

Plus tard, parcourant sans nous lasser le quartier des ba-zars, nous entrons en passant dans une fraîche et profonde cave, taverne obscure où un arménien débite au verre un bon vin blanc de Kakhétie qu'il tire des outres énormes suspendues tout autour de son officine. Ce sont des peaux de buffles tout entières remplies de la précieuse liqueur tendues et bal-lonnées comme des corps de bêtes noyées ; on ouvre un robinet placé à l'extré-mité d'une des pattes. Le vin n'y perd rien de sa saveur ; il y gagne au contraire un bouquet animal qui a son charme. — A la table voisine de la no-tre, on parle allemand : il y a là trois bonnes têtes de Schwabes barbus, en costume de charpentiers. Nous lions conversation et ils nous apprennent qu'ils habitent Elisavetpol, non loin d'ici ; ce sont des descendants de colons al-lemands fixés à Odessa ; ils ont conservé après plusieurs générations la langue les mœurs et l'extérieur de leurs ancêtres wurtembergeois. Nous avons grand peine à leur faire comprendre qui nous sommes, d'où nous venons et ce que nous faisons à Tiflis, car ils sont aussi ignorants de l'existence d'une Suisse que de celle des congrès de médecine.

Le soir, un ami de Mme G., Mr Leuzinger, un Zurichois très russifié, professeur à Tiflis, nous introduit dans la "Tiflishoje Sobranié", club arménien dans le jardin duquel il nous fait trop copieusement dîner, (repas caucasiens, caviar en abondance, melons des plus remarquables). Nous y entendons un chanteur célèbre déclamer en d'interminables mélopées les faits glorieux des héros du Caucase;

un orchestre l'accompagne composé d'un tambourin, d'un petit violon ventru, d'une mandoline en forme de bissac et de 2 calebasses sonores. Les gémissements de cette musiquette sont si expressifs qu'on suit tout le drame sans saisir les paroles; on voit le guerrier partir en campagne, on l'entend se battre furieusement et on assiste toujours pour finir à une mort lamentable. Tous les assistants sont sous le charme et écoutent avec un vrai recueillement cette poésie nationale qui leur est si chère.

Nous y voyons ensuite les danses symboliques si harmonieuses d'un couple d'Arméniens: une jeune fille glissant comme une ombre fuit toujours insaisissable devant le danseur acharné qui la poursuit, tandis que toute l'assemblée groupée en cercle autour d'eux frappe des mains en cadence.

Les dames arméniennes circulent gravement dans le jardin; leur coiffure nationale encadre leur figure de lignes droites et fait valoir la régularité classique de leurs traits. Elles ont toutes un air de parfaite dignité et de distinction supérieure. Malheureusement leurs filles ont déjà renoncé au costume de leurs mères et s'affublent sans goût ni discernement de tout ce que Paris leur envoie.

Les bains turcs de Tiflis méritent une mention spéciale. Ils sont ouverts à toute heure du jour ou de la nuit et il est d'usage de s'y rendre surtout de bonne heure le matin en sortant d'un bal ou de quelque festivité nocturne.

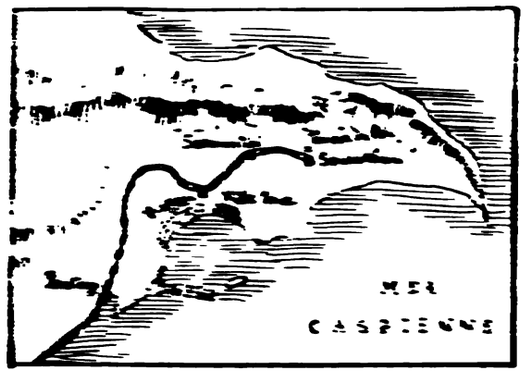
Le patient y subit un traitement beaucoup plus énergique encore qu'à Tiflis ; après le bain et le passage dans un local surchauffé vient un massage général qu'un indigène pratique avec les mains et les pieds à la fois faisant craquer l'une après l'autre toutes les jointures de sa victime et la piétinant du haut en bas du dos — le tout en chantant avec conviction quelque invocation qui finit en Allah il Allah ! Ce n'est pas sans quelque appréhension que nous avons livré nos corps à ces vigoureux disciples de Mahomet, mais nous les avons quitté tout rafraîchis et remis à neuf, et tous disposés et nous remettre en wagon le lendemain.

Dimanche 24 Août/5 Septembre. A 11 h. du matin nous partons pour **Bakou**. C'est une promenade qu'on fait couramment depuis Tiflis : les trains rapides mettent 19 ou 20 heures.

Nous roulons vers l'Est. A notre gauche les avants-monts du Caucase plus ou moins lointains et peu élevés, à droite le désert en sable roux, et très loin quelques sommets qui sont les montagnes du lac Erivan et plus rare celles de la frontière de Perse. En wagon conversation intéressante avec un juge militaire russe chargé de remettre à l'ordre d'une façon expéditive les nombreux criminels de la région[1] ; le manteau flottant et les culottes de Mlle Et., qu'il prend pour le costume national suisse, ont le don de le réjouir infiniment. — Nous passons à Elisavetpol, la seule ville de quelque importance sur cette ligne, un des rares arrêts de ce trajet, puis vient la nuit .....

Réveil près de la station d'Adji-Kaboul ; à partir de là la voie tourne vers le Nord et longe le bord de la Caspienne jusqu'à Bakou. L'aurore fait étinceler la mer comme du cuivre poli ; la côte, déserte, est faite de dunes de sable rouge, et de grands rochers allongés et bizarrement découpés, couchés dans l'eau, découpent contre le soleil qui se lève leurs silhouettes de monstrueux crocodiles.

1) Chaque wagon sur cette ligne contient un écriteau en plusieurs langues prévenant les voyageurs de la fréquence des pillages du train. et les engageant à veiller sur leurs effets.


MER
CASPIENNE

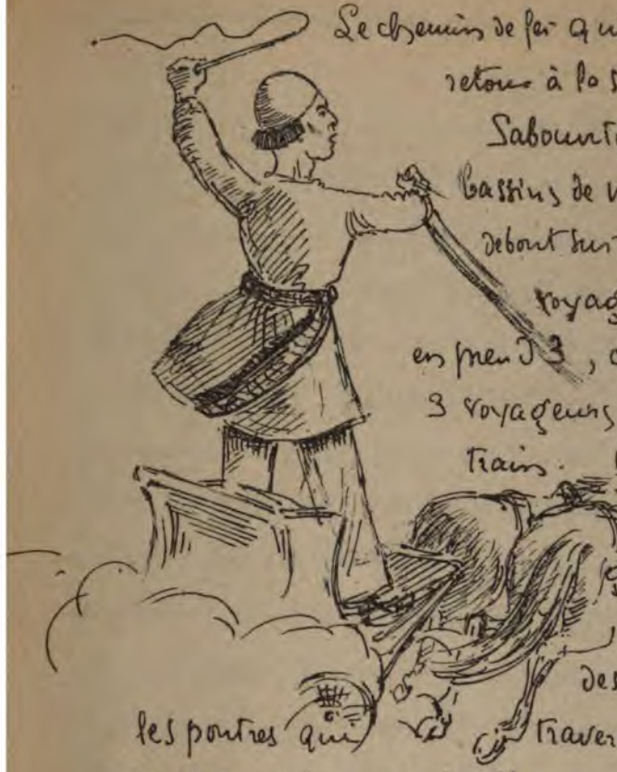
A côté de la ville européenne la vieille cité musulmane s'étage éblouissante de blancheur au-dessus du bleu intense de la mer. Une antique muraille l'enveloppe et les petites maisons cubiques sont si serrées qu'elles semblent se toucher toutes. Parmi les toits plats en terrasse s'élèvent de petites coupoles arrondies et les longs minarets des mosquées avec leur galerie, le tout dominé par une énorme tour massive d'une forme originale : la Tour de la jeune fille sur l'origine de laquelle courent des légendes nombreuses, dont une très ingénieuse, créée par Alexandre Dumas, a autant de succès qu'elle s'est implantée, nous dit-on, même dans le peuple de Bakou.

Dans les ruelles montantes et exiguës coupées à chaque pas de portes et d'escaliers imprévus on rencontre une population exclusivement persane : des femmes enveloppées à la musulmane d'étoffes claires rasent les murs ne laissant voir à l'étranger qu'un œil noir curieux et méfiant et des babouches trop petites sous un pantalon bouffant serré sur le pied. D'autres ont même les yeux cachés derrière un voile qui leur permet que de voir sans être vues. Devant la mosquée du palais des Khans, décorée de céramiques bleues très ancienne, des gamins à tête rasée et coiffée d'un fez jouent et se querellent en poussant des cris perçants. Des ânes bâtés transportent des outres d'eau.

— Mme Gruss, fertile en expédients, était porteuse d'une lettre d'introduction de Mr Lenzinger auprès d'un aimable négociant de

Bakou, d'origine allemande, M.M. Mader, qui se met aussitôt à l'entière service de ces 4 inconnus qui tombent dans son bureau à 7h. du matin. Il nous conduit tout d'abord voir l'exploitation des Sources de naphte.

— De la mer Noire à la Caspienne s'étend une nappe de naphte souterraine, étendue sous la chaine du Caucase et qu'on retrouve même au-delà de la Caspienne dans le Turkestan. C'est près de Bakou que cette nappe est le plus accessible au forage et c'est dans la presqu'île d'Apchéron qu'elle est surtout exploitée. — M.M. Mader nous fait donc monter en chemin de fer et nous partons pour Sourakhani. Pas un arbre, pas une herbe; ces environs de Bakou sont un vrai désert où s'étalent en lacs des flaques de naphte, noires et irisées, et quelques petits lacs salés desséchés. Nous arrivons en 1 heure à Sourakhani. Notre guide prie le chef de train de bien vouloir attendre pour repartir que nous soyons remontés en wagon, car il n'y a pas d'arrêt officiel à cette station, et nous partons à pied. C'est là que profitant des gaz inflammables que le sol crevassé laisse fuir, des guèbres, disciples de Zoroastre et adorateurs du feu, avaient construit un temple pour le feu éternel. Ce Temple existe intact et un prêtre y officiait encore en 1891; aujourd'hui il est abandonné des fidèles, mais les grandes flammes sacrées tournoient toujours aux 4 coins de la Tour crénelée qui surmonte la porte du mur d'enceinte. Autrefois, quand des panaches de feu sortaient de tous les créneaux et de toutes les tours et que les noirs guèbres exécutaient avec fureur leurs rites sacrés, le spectacle devait être bien autrement intéressant. La toute puissance du feu éternel est employée aujourd'hui d'une façon plus pratique: une raffinerie de naphte établie tout contre le Temple abuse de sa complaisance pour lui faire distiller du pétrole et tout autour les habitants de Sourakhani lui font chauffer des fours à chaux. Zoroastre pourrait bien se venger un jour de cette profanation en faisant effondrer la mince croûte terrestre qui recouvre la presqu'île d'Apchéron et en engloutissant tous les infidèles dans une mer de naphte enflammé.



Le chemin de fer qui d'ici rentre à Bakou nous dépose au retour à la station intermédiaire de Balakhané-Sabountchi-Romana où sont les plus importants bassins de naphte. A la gare les petits cochers persans debout sur le siège de leurs phaétons appellent les voyageurs de leurs hurlements. Mr Mr Taden en prend 3, car en plus de nous 4 il se trouve piloter 3 voyageurs, américains et irlandais, trouvés dans le train. Alors entre ces 3 automédons sauvages commence un steeple-chase acharné, au galop furieux de leurs petits chevaux barbouillés de teinture rouge au henné, par dessus les tuyaux énormes, les pierres et les pontes qui traversent la route, dans les fondrières, les tas de poussière et les flaques de naphte. Penchés sur leurs chevaux et fouettant à tour de bras ils se poursuivent et se devancent, usant de toute leur blanche mâchoire et poussant du gosier des sons inconnus; ils conduisent dans ce chaos sans accrocher avec une remarquable adresse et se laissent glisser tant par leur propre ardeur que par les cris dont les excitent leurs clients au grand déplaisir de Mme Gruss seule, qui au contraire brandit son parasol ouvert avec désespoir et proteste au nom de la morale et de la Société protectrice des animaux.

Ah ce train enviable nous sommes vite arrivés à Balakhané. C'est l'enfer. Une colline désertée couverte de plusieurs centaines de hautes pyramides noires, ruisselant de pétrole et suintant le naphte, sur un sol noir recouvert d'une boue de naphte, où travaille tout un peuple noir enduit de naphte et de pétrole! Et par là

dessus un soleil brûlant comme du feu qui fait une véritable fournaise de cette ville infernale.

Chaque pyramide de bois surmonte un puits en exploitation. Une machine à vapeur (comment a-t-on fait brûler le feu d'une chaudière là-dedans ?) entraîne une corde qui fait monter et descendre alternativement un tuyau de fonte long de 7 ou 8 mètres. Ce tuyau sert de seau ; il va chercher le naphte tout à fond ou 500 mètres de profondeur au fond d'un puits foré artificiellement. Arrivé à son extrémité inférieure d'une soupape qui s'ouvre de dehors en dedans, il descend vide et plonge dans la couche liquide qui le remplit de bas en haut. Il remonte alors au-dessus du sol dans l'intérieur de la pyramide dont le sommet porte une poulie par où passe la corde au bout tuyau. Une planche que l'on tire sur l'ouverture du puits empêche le naphte d'y rentrer et, la soupape ouverte, il s'écoule un torrent qui rejaillit tout autour et va remplir un réservoir au point le plus déclive. De là on l'expédie aux distilleries de la "Ville-Noire" (faubourg de Bakou) par 10 kilomètres de tuyaux de fonte posés sur la surface du sol.

On ne saurait être plus primitif. Certains puits pourtant se passent de tout appareil et vomissent d'eux-mêmes le naphte à la surface. Nous assistons à une de ces éruptions : un bruit grondement se fait entendre d'abord dans la profondeur du sol, puis un jet s'élève violent et puissant, large à sa base d'un pied de diamètre, il monte avec une force toujours plus grande à 20 ou 30 mètres, combattant le plafond de la pyramide avec les cailloux énormes qu'il entraîne et crachant en quelques secondes tout un lac de liquide noir et huileux qui inonde tout à l'entour. Au bout d'une minute à peine le jet s'arrête, il faut alors recommencer à percer pour l'amorcer à nouveau.

Dirai-je tous ces volcans ne sont pas intermittents. Quelquefois un puits que l'on vient de percer se vide avec une force si terrible qu'il

arrache et brise tout ce qui l'entoure et lance dans les airs pendant plusieurs semaines des flots de naphte qui sont perdus pour le commerce. D'ailleurs alors si le feu prend à cette gigan=tesque fontaine de pétrole.

En 1896 les bassins de la presqu'île d'Apchéron, avec celui de Bibi-Eybat situé à 5 verstes au Sud de Bakou possé=daient ensemble 736 sources donnant 386 millions de poudes de naphte brut (1 poude = 16 kilogs).

Imprégnés et aspergés de ce liquide odorant qui pleut de partout avec prodigalité sur nos casquettes de toile blanche et nos habits clairs, nous rentrons à Bakou, d'où après avoir déjeuné sur la hauteur, dominant la ville et la mer, M. Nader qui nous a sacrifié sa pleine journée nous emmène dans les ar==deurs d'une autre fournaise, celle de la "Ville-Noire" (tchorni gorod) cité fumante et embrasée où sont rassemblées toutes les raffine==ries. C'est là qu'on sépare par distillation à des températures progressivement croissantes le naphte brut en 1° huiles légères (surtout employées à la fabrication ultérieure de produits chimiques innombrables). 2° pétrole d'éclairage ou photogène. 3° huiles miné==rales de graissage. 4° vaseline.

Il faut pour y arriver faire à l'Est de Bakou 2 kilomètres en tramway sur une route dont le sol noir et boueux n'est qu'un marécage de naphte mêlé de poussière entrecoupé par les innombrables tuyaux de fonte posés en tous sens à sa surface qui conduisent aux usines le liquide brut à purifier.

Nous faisons une rapide visite à la fabrique Nobel où nous sommes reçus très cordialement par le chimiste Berguer, un Vaudois, ancien étudiant de Genève, qui n'est pas retourné au pays depuis 8 années. La température nécessaire à la distillation est

produite en faisant brûler du naphte résiduel mêlé à de la vapeur d'eau en un jet de feu dont la chaleur est si intense qu'on se sent déjà rôtir en ne faisant que traverser le couloir étroit qui sépare les rangées de fours. Et pour nous rafraichir Mr. Berguer ne nous offre que du pétrole et de la benzine ! Des ouvriers persans noirs et presque nus sont les pauvres diables de cet enfer.

Pour terminer cette chaude journée nous allons chercher un peu de fraicheur dans l'eau lourde de la Caspienne, irisée à sa surface par une mince couche de l'inévitable naphte et dans laquelle on se sent flotter comme un bouchon tant elle est dense. Un liquide aussi compact n'est plus un élément perfide ; nous y voguons aussi à l'aise que les Créatures de Böcklin dont nous cherchons à prendre les poses symboliques.

Après une promenade au clair de lune dans les ruelles de la ville persane encore plus féerique ainsi que de jour, Mme Gross qui n'aime pas les punaises décide Mr Etemod, qui a vu Tiflis moins que nous, à ne pas coucher à Bakou et à repartir ce soir même pour Tiflis.

Nous les laissons libres de faire à leur gré et nous deux ensemble restons à Bakou pour passer une bonne nuit à l'Hôtel d'Europe, tenu par un compatriote grison., dans une chambre étouffoir, sans fenêtre, où les punaises ne manquent pas. Il en faut bien du reste pour que le cachet soit complet. Mais elles nous ont dédaignés ; est-ce peut-être à cause du bain pétrole dont nous sortions ?

Mardi 7 Sept. (26 Août) Nous montons au port dans une petite barque, et, appuyés d'une forte gesticulations nous faisons comprendre avec des mots russes au batelier persan que nous voulons faire une promenade

en mer. L'exhibition de quelques pièces d'1 rouble nous met vite d'accord et notre homme souriant déploie sa voile latine à la bonne brise du matin. Comme il nous prend à nos casquettes de toile blanche pour des Russes, il nous donne en sa langue gutturale d'asiatique beaucoup d'explications très intéressantes sur la contrée. Nous répondons sans scrupule en Français et nous nous entendons très bien.

Nous voguons en plein bleu. Et quel bleu ! Un bleu transparent et profond d'une teinte foncée surnaturelle. En face de nous Bakou déploie ses dômes et ses minarets blancs au milieu du cirque de collines pelées qui l'entoure. Sur la hauteur à gauche un cimetière musulman, à droite la fumée noire qui plane sur la Ville Noire; et nous sommes étendus au fond du bateau, doucement bercés, sous l'ombre de notre grande voile jaune. C'est d'une parfaite jouissance.

Au bout d'une bonne heure nous débarquons sur la côte d'une île plate et allongée, but de notre course. C'est un rocher rougeâtre formé exclusivement de coquillages agglomérés où ne croissent que des touffes d'une plante rouge à feuilles charnues ressemblant à distance à de la bruyère. Une seule petite maison, enceinte d'un mur élevé, se dresse à la pointe de l'île; un cheval, un taureau, un porc et des poulets nous regardent étonnés. Nous franchissons le mur par une échelle en degrés de poule, car il n'a pas de porte et nous trouvons dans la maison une femme russe, hospitalière quoiqu'un peu farouche, qui nous ayant vu aborder a allumé son samovar à notre intention. Elle nous sert aussitôt du thé avec des œufs à la coque. Son mari qui

rentre nous fait le meilleur accueil, nous tendant cordialement la main. En partant il nous faut insister beaucoup pour les faire accepter quelques Kopeks.

Pourquoi ces braves gens habitent là-bas, tout seuls avec leurs bêtes, au milieu des serpents qui peuplent leur île, et avec les sauvages goëlands et cormorans, c'est ce que nous ignorons.

Cette île a été le point le plus extrême de notre voyage vers l'Orient. Nous rentrons maintenant vent arrière vers le port et demain matin nous serons déjà de retour à Tiflis.

Avant de dire adieu à Batoum nous rôdons encore dans la vieille ville. Après des parlementations infinies avec un vieux muezzin aveugle, nous obtenons qu'il nous laisse déchausser nos pieds infidèles pour entrer dans la petite mosquée du palais des Khans, vide et blanche.

Batoum

Mercredi 27 VIII/8 IX. Tiflis.

Arrivés le matin à Tiflis, nous y flânons une dernière journée, heureux de jouir encore de tout ce que cette ville orientale a de pittoresque et d'attrayant et à 8 heures du soir nous partons tous les 4 pour Borjom. Il faut pour y arriver prendre la ligne de Batoum qui suit la vallée de la Koura jusqu'à Mtchaïlovo; de là un embranchement vers le Sud remonte le cours de ce torrent jusqu'à Borjom.

Grande affluence de voyageurs au départ de Tiflis; nous avons grand peine à nous placer. Les Russes ont la déplorable habitude de transporter avec eux des monceaux de bagages, non seulement des valises et des coffres, mais des literies complètes, draps, coussins, etc... Aussi sommes-nous fortement comprimés chacun dans notre coin et c'est sans le moindre déplaisir que nous changeons de train à Mtchaïlovo, pour arriver enfin à Borjom à 2 h. du matin.

En gens économes autant de nos roubles que de notre Temps nous renonçons à descendre à l'hôtel et c'est en nous meurtrissant le corps sur les bancs de la gare que nous attendons le jour. Il ne nous restait que quelques heures à attendre et pourtant jamais nuit ne fut plus longue et plus douloureuse ! .... A 5 heures nous mettons le nez dehors pour y trouver un ciel gris et un air glacé. La Koura, grise et froide bouillonne en vrai torrent montagnard. L'aspect de la contrée est du reste agréable. C'est une grande vallée, joliment boisée de bouleaux et de hêtres, de marronniers et de sapins entourée de montagnes élevées. Borjom „la perle du Caucase" à 850 m. d'altitude est un endroit de bains très fréquenté par le grand monde de Tiflis et cela surtout depuis que le Grand Duc Michel, Gouverneur du Caucase s'y est bâti le château mauresque dont il fait sa résidence d'été. Le village, composé surtout de petites villas propres nous rappelle les environs de Bex.

Quoique cette nature verdoyante soit d'un grand repos après la poussière et la chaleur de Bakou, nous ne voulons pas nous y attarder ; c'est trop semblable à ce qu'on peut voir partout. Aussi, après avoir goûté à la source qui donne une eau alcaline et gazeuse agréable très proche de celle de Vichy, nous repartons de Borjom et cette fois pour Batoum.

Depuis Michaïlovo, la ligne longe le Rion, le Phase des anciens, qui coule vers la Mer noire. La vallée se déroule en zig-zags, coupée par les saillies que forment les contreforts de la grande chaîne du Caucase ; elle offre un paysage continuellement varié et d'une exubérante richesse de végétation qui contraste avec l'aridité absolue de tout ce qui est à l'Est de Tiflis.

Nous lions conversation avec un aimable jeune Colonel Russe voyageant avec son épouse et qui prend le plus vif

intérêt à tous les renseignements [redacted] et précis que Mr Et. lui donne sur notre armée et sur le gouvernement de [redacted]. Certaines anecdotes caractéris=tiques sur les rapports du Président de la [redacted] avec ses concitoyens lui plaisent infiniment, le font rire aux éclats et semblent bouleverser ses notions fondamentales sur la saine administration d'un [redacted].

Puis, à côté de ce fonctionnaire de l'Empire russe, nous nous entre=tenons avec un Géorgien, patriote ardent, inconsolable de la conquête de son pays par les Russes. C'est un noble, aujourd'hui dépouillé de ses terres et de ses biens. La ferveur et la foi qu'il met à défendre la cause géorgienne et son attachement à la Patrie perdue nous émeuvent véritablement et nous sympathisons de tout cœur à la désolation sincère de cet utopiste acharné. L'officier défend avec beaucoup de modé=ration l'autre point de vue; mais tous deux sont d'accord quand il s'agit de tomber sur les Arméniens qu'ils considèrent comme des envahisseurs dangereux qui viennent s'enrichir dans tout le Caucase en exploitant les Géorgiens plus pauvres qu'eux et moins habiles. — Depuis 8 heures du soir nous longeons la mer Noire; elle nous apparaît sombre et lugubre, couverte de lourds nuages et vraiment noire. La côte est plantée de maïs; de thé et d'élégants azalées; les montagnes qui la domi=nent de leurs plans superposés sont surchargés d'une riche verdure. On nous y fait remarquer l'exploitation de mines de manganèse, autre source de richesse de cette belle contrée.

Une heure plus tard nous sommes à Batoum.

Après avoir passé la soirée au grand parc de la ville où une musique militaire cherche à dominer le grondement des lames se brisant sur les galets, nous nous endormons dans des lits, luxe qui nous était inconnu depuis 3 jours!

(Entre Tiflis et Batoum).

En ouvrant sa valise Mme Gruss y constate l'absence de tout son linge; le court séjour de nos bagages à la gare de Borjom a profité à quelque amateur, qui heu=reusement a méprisé le beau tapis persan que Mme G. emporte

de Tiflis. Elle commence du reste à ne plus s'étonner de ce genre de découvertes qui nous apprennent à mieux connaître les mœurs du Caucase. A la gare de Tiflis son portemonnaie a quitté sa poche et un gobelet d'argent lui a subitement fait défaut à Batoum. Mme Ehrmann a vu passer dans les mains d'un domestique d'hôtel un billet de 5 roubles sur lequel il avait des prétentions légitimes, et une petite cravache tartare que Boudillon était très fier d'avoir acquise à bon compte a disparu invisible à la poste de Batoum. ....

Les larges manches du costume Tcherkesse sont très favorables à la prestidigitation.

BATOUM. 10 Sept. Nous ne nous embarquons que le soir ; nous pouvons donc flâner tout le jour dans Batoum, où il n'y a du reste pas grand chose à voir. L'élément turc domine ici. Nous faisons le tour du bazar, très étendu en surface, baraques de bois misérablement bâties ; nous n'y trouvons rien de particulièrement intéressant. Au midi nous entendons un muezzin chanter en fausset aux 4 coins de la mosquée qui se remplit bientôt de fidèles. Après de larges ablutions dans l'eau d'une fontaine, ils se déchaussent pour entrer et posent à terre devant eux leurs babouches symétriquement alignées. Ce sont alors des agenouillements silencieux et de graves prosternations front contre terre.

Sur la plage de galets ronds et multicolores, loin de la grande animation du port sont établis les bains de mer. On se déshabille dans de frêles petites cahuttes de toile posées sur la grève ; 50 mètres séparent le domaine des hommes de celui des dames, l'absence de costume de bain est aussi générale.... qu'absolue! Profitant de cette simplification des usages nous faisons comme tout le monde et nous nous faisons rouler sur les cailloux par les grosses lames de la houle.

A bord de la „Tsésarevna". Samedi 30 Août/11 Septembre.

Le bruit infernal de la grue qui charge et décharge des ballots au port de Poti nous réveille de bonne heure dans les couchettes de notre petite cabine à 6 places, où nous avons la chance de n'être que trois. Depuis hier soir nous sommes à bord de la Tsésarevna qui s'est mise en route vers 2 h. du matin, et de port en port nous allons longer la côte de la mer

Noire jusqu'à Odessa où nous arriverons dans 5 jours.

Le temps est devenu radieux : le ciel est sans nuage et la mer, calme autant que notre lac par une légère brise est d'un bleu vif, étrange, foncé. Après toutes ces journées poussiéreuses d'un voyage enfiévré nous jouissons du grand air de mer et du complet "far niente" de la vie du bord. En regardant défiler la côte, on rêve, on fume, on mange. Les repas, qui sont du reste excellents et tout à la Russe, prennent une grande importance ; ce sont les seuls points de repère qui marquent le temps dans ces longues journées et malgré leur régularité ponctuelle notre appétit insatiable les trouve toujours en retard.

Parmi les passagers nous remarquons quelques congressistes, Russes pour la plupart, dont un joli couple de Sibériens qui rentre à Jakoutsk, quelques beaux types de Tcherkesses, des officiers cosaques, un agriculteur français établi à Soukhoum Kalé, pays de fièvre et de brigands, et la riche et longue natte de cheveux d'une petite institutrice de Kharkow, mûre et pédante quoique aimable, et très [illegible] de [illegible] l'impeccabilité de son français par son infatigable loquacité.

[illegible] en descendant en foule des passagers de IIIème et IVème classes qui s'entassent parmi les bagages et les rouleaux de corde sur l'étroit pont d'avant et dans l'entrepont sombre et sale. [illegible] s'y établissent comme chez eux, dorment pêle-mêle, [illegible] grignotent des graines de tournesol ; ce sont des moujiks [illegible], des [illegible], des Turcs au fez rouge et au milieu d'eux [illegible] [illegible] dans le [illegible].

[illegible]

Les moines du Mt Athos, magnifiquement situé au fond d'une crique en amphithéâtre. Il domine la mer et possède un jardin fort riche où croissent des orangers avec des palmiers et des oliviers. Nous remontons à bord tandis que le soleil plonge dans la mer qu'il embrase et qu'en même temps la pleine lune blafarde apparaît derrière le monastère. Ce soir là nous restons tard sur le pont à regarder le sillage blanc de l'hélice tournoyer et fuir. Des dauphins poursuivent notre bateau en faisant hors de l'eau des bonds élégants; leur silhouette noire apparaît un instant et plonge aussitôt dans les flots noirs comme de l'encre sous la lune éblouissante qui y met des reflets d'argent.

Dimanche 31 VIII/12 Sept.

Même temps inaltérable. — Nous faisons escale quelques heures à Novorossisk, grand port de commerce au fond d'une baie profonde. C'est là que se font les principales expéditions de blé amené par le chemin de fer qui relie cette ville à Rostov.

Le temps de prendre un bon bain de mer et remontés à bord nous jouissons le soir du même clair de lune féerique que la veille.

1er/13 Septembre. Réveil dans le détroit de Jénikalé en face de Kertch.

La ville s'élève toute blanche au-dessus de la baie qui lui sert de port et ses constructions même modernes étalent leurs frontons et des colonnades de style grec, souvenir du temps où Kertch était Panticapée colonie de Milet et résidence des rois du Bosphore. Une colline aride la domine, sorte d'Acropole qui porte à mi-hauteur un temple grec bien conservé et de lignes très pures et couronnée du prétendu Tombeau de Mithridate. Nous en faisons l'ascension par un antique escalier monumental, qui mène de la ville basse au sommet de la butte et de là haut nous avons un vaste panorama d'un côté sur le port et le détroit, de

l'autre sur la Steppe de Crimée, hérissée d'innombrables tanpinières qui sont des Kourgans, tombeaux préhistoriques. Au-delà et grâce à notre puissante imagination nous découvrons quelque chose qui doit être la mer d'Azov. Il est bon d'avoir vu une mer de plus.

Le sol de la colline est formé entièrement de coquillages pétrifiés, de débris de poteries grecques et d'ossements humains.

Revillod malheureusement n'a pu nous accompagner étant impotent depuis quelques jours. Aussi abrégeons-nous notre pélerinage au Tombeau de Mithridate pour entrer dans une pharmacie et revenir bien vite au bateau chargés de remèdes. Dit-on l'air de Kertch est très tonique, paraît-il, car il a suffi pour redonner des jambes à notre ami que nous trouvons, en arrivant à bord, debout sur la jetée occupé à pêcher à la ligne toute une friture. Ce sont des poissons bizarres à grosse tête, à nageoires piquantes, qui semblent des modèles pour gargouilles gothiques, et qui se laissent attraper avec la meilleure volonté au moyen de gros morceaux de viande crue.

La Tsésarevna reprend la mer et commence à danser légèrement sous le vent qui fraîchit.

A 6 heures du soir nous touchons à Féodosia; la petite demoiselle de Kharkov, suivie de ses longs cheveux, nous conduit à travers la petite ville propette et blanche, dont les maisons à arcades font songer à St Maurice en Valais, jusqu'à la galerie du peintre Aivazovski, un des maîtres de l'école russe moderne très goûté de ses compatriotes. Il a rassemblé là tous ses tableaux, pour la plupart des paysages de mer; quelques-uns sont fort beaux, mais rendus par cet amoureux de la nature avec un idéalisme un peu conventionnel et vieux jeu. Il est philanthrope aussi et c'est pour les pauvres que l'on paye quelques kopeks en entrant, aux mains d'une jolie jeune dame qui est sa fille. Il circule lui-même parmi les visiteurs et nous admirons sa belle tête blanche.

Départ 2/14 Septembre.

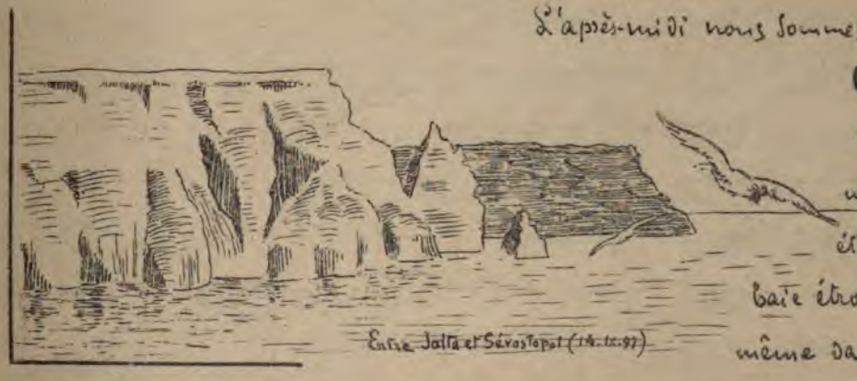
A notre réveil nous sommes à **Yalta**, le Montreux de la Crimée. Sous le grand soleil méridional, on voit briller au-dessus du port entouré d'une grande jetée toute une colonie de villas élégantes presque toutes de style tatare adossée à une mon=tagne richement verdoyante qui s'élève à 1300 mètres. C'est un endroit de bains très fréquenté l'été par la haute société russe. Nous admirons les étalages incomparables d'un marché aux fruits: des monceaux de raisins dignes de Canaan, des ananas, des grenades, des noix monstrueuses, des figues et des melons témoignent de la fertilité prodigue de ce coin du pays. Sur le quai se promènent des indigènes en jaquette bleue à passement d'argent; ce sont des „Tatares de Crimée", race musulmane mêlée à des éléments grecs et autres, dont le type diffère beaucoup de celui des Tatares mongols déjà vus.

Tatares de Crimée.

Une fanfare militaire est montée à bord et la „Tsezarevna" fait une sortie triomphale du port de Yalta aux sons d'une marche héroï=que; une foule élégante est massée sur la jetée et nous acclame au passa=ge. On agite des mouchoirs, on se crie des adieux; tout le monde est grisé par cet air de fête, par la musique, par le beau temps!

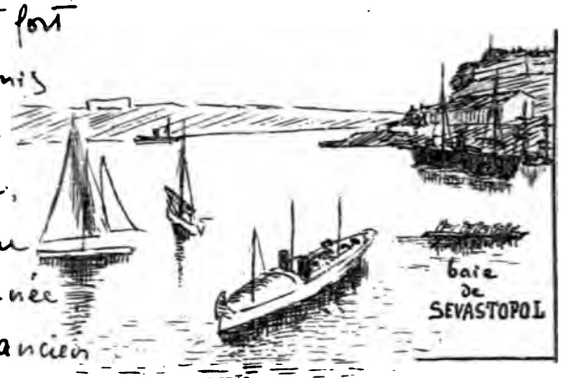
Sa côte devient plus escarpée; des vignobles disposés comme ceux de Lavaux s'étalent au-dessus de la mer, au fond s'élèvent de hautes mon=tagnes. Plus loin ce sont des rochers, noirs à la base, rouges en haut, tombant à pic dans les eaux d'un bleu sombre.

L'après-midi nous sommes à **Sébastopol**. Cette ville possède com=me port militaire une situation unique, étant bâtie sur une baie étroite qui s'ouvre elle-même dans une autre baie



Entrée Yalta et Sévastopol (14.IX.97)

longue de 7 kilomètres. Un puissant fort protège l'entrée de chacune d'elles. Depuis le fameux siège de 1854-1855 et la destruction presque complète de la ville, elle s'est relevée rapidement. On voit au Sud-Est du port une éminence gazonnée c'est la fameuse colline de Malakhov, ancien Kourgane, dont la prise par les Français le 8 Septembre 1855 décida de la chute de la ville.



Nous faisons une visite rapide du musée de la guerre où sont conservés des canons, des projectiles et tous les menus objets se rapportant au siège, et exposés des peintures rappelant différents épisodes de la guerre - et les portraits des chefs de l'armée russe; mais ce que nous admirons le plus c'est le coup d'oeil qu'on a, de la position élevée où se trouve le musée, à la fois sur la ville neuve et blanche et sur les grandes échancrures de mer qui forment sa rade et où évoluent plusieurs cuirassés et torpilleurs.

De Sévastopol nous quittons la côte mettant le cap directement sur Odessa. Le ciel est devenu gris, un vent très fort s'élève et pousse d'énormes lames sombres à crête d'écume. Peu à peu le pont se vide et du fond des cabines on entend sortir des sanglots étrangés. Mme R. a disparu depuis longtemps, quant à nous nous tenons bon et du haut du pont passablement incliné nous jouissons entièrement du beau spectacle qui s'offre à nos yeux. Dès que le ciel n'est plus bleu, la mer Noire, d'un bleu très pur sous nos fenêtres, devient vraiment noire; elle est sinistre ainsi. Le vent fait rage et siffle dans les cordages; il est si fort qu'on peut à peine se tenir debout sur le pont et retarde beaucoup notre marche. Il nous fait rouler et tanguer toute la nuit.

Ce n'est qu'à 10 heures du matin que nous entrons à Odessa.

Mercredi 3/15 Septembre. Odessa (prononcez Adiesse) avec 400.000 habitants est la ville la plus industrielle et la plus commerçante de la Mer Noire. C'est par un temps gris, pluvieux, que nous descendons dans ce port immense, divisé en plusieurs bassins, qui rappelle un peu par son animation celui de Marseille. Nous montons de là dans la ville qui le domine devant; elle est presque entièrement de construction moderne; les rues, larges, se coupent à angle droit et sont toutes plantées d'acacias. Ville cosmopolite par excellence, elle n'a aucun cachet ni russe ni oriental.

Un tramway à vapeur nous mène au liman Khadjibéïsky que nous voulons voir, les limans d'Odessa ayant une grande renommée.

«En principe on entend par „liman" sur les bords de la mer Noire une petite baie à l'embouchure d'une rivière dans la mer, séparée de celle-ci par une étroite bande de terre provenant des alluvions et dans laquelle il n'y a plus qu'une ou plusieurs petites ouvertures. Ceux d'Odessa ne sont plus des limans proprement dits, car ils sont complètement séparés de la mer et ne sont plus traversés par un cours d'eau douce». C'est là ce que nous enseigne le précieux Baedecker; ce ne sont donc plus que des marais très salés où l'on prend des bains de boue ou des bains de sable, d'un sable fin que le soleil chauffe jusqu'à plus de 50°.

Les environs d'Odessa sont d'une aridité désolante. Nous roulons une demi heure dans un désert de sable et de poussière que le vent froid soulève en tourbillons et qui nous aveuglent, pour arriver enfin au bord du fameux liman: l'eau salée chassée par le vent froid apporte à la rive de sable des monceaux d'écume blanche. Vu la saison tardive il est complètement abandonné des baigneurs. Les baraques de bain sont vides, l'hotel voisin vide aussi. Le seul oasis de ce désert est un petit cabaret rustique, retiré au milieu du bois. L'hôte, qui se trouve parler français, nous sert un „borchtch" (potage de laud) aux écrevisses, des plus réconfortants, pendant que nous attendons un tramway pour nous reconduire dans l'après-midi à la ville.

Avant de quitter Odessa nous goûtons à une spécia-

=lité de la région, le "Koumys" fabriqué avec du lait de jument fermenté ; sous une apparence trompeuse de lait cette boisson grise facilement ; la saveur aigrelette n'en est pas désagréable, elle fait songer à celle d'un bon vin blanc un peu tourné.

Une nuit de 12 heures en wagon et nous arrivons à Kiev « la mère de toutes les villes de Russie ».

En parcourant les rues de la ville nous y rencontrons les types déjà connus : les nombreuses petites voitures avec les maigres "isvostchiks" de louage ou les monstrueux cochers de bonne maison sont identiques à celles de Moscou et dans les innombrables églises et chapelles ce sont les mêmes scènes de dévotion et partout des pèlerins hommes et femmes, d'extérieur encore plus primitif que tous ceux que nous avions vus jusqu'ici. Notre hotel est sur le "Kreschatik", rue de la Croix, la plus mouvementée de Kief, véritable artère de grande capitale, avec tramways et lumière électriques ; c'est là que sont la Bourse, la grande poste, l'Hôtel de Ville et quantité de luxueux magasins, parmi lesquels la fameuse pâtisserie Sémadeni qui maintient haut le bon renom des Grisons. Dirais le nom de cette rue n'est pas facile à dire correctement et nous nous laissons bientôt aller à le prononcer "C'est c'qu'y a de chic" car c'est en effet la plus élégante. Elle est coupée par le boulevard Bibikovski qui, tantôt montant tantôt descendant, étend en ligne droite sur une longueur de 2 kilomètres et demi sa double avenue de grands peupliers. C'est là qu'est l'énorme cathédrale de St Vladimir, de construction toute récente, massif bloc byzantin, écrasé par ses sept lourdes coupoles d'or, mais dont l'intérieur est magnifiquement décoré de peintures et d'ornementations, d'un goût charmant et d'une coloration fraîche et riante, bel échantillon de l'art russe moderne.

A Kiev on ne peut que visiter des églises, car on en trouve une à chaque pas et chacune offre quelque nouveau spectacle à

contempler. Partout au-dessus des toits, ou au milieu des touffes d'arbres comme des fruits merveilleux, on voit surgir des coupoles et encore des coupoles, larges ou grêles, lourdes ou élancées, d'azur ou d'émeraude, ou bien bleues comme le ciel et constellées d'étoiles, quelques-unes, plus rares, d'or ou d'argent ; il y en a de toutes les formes et de tous les tons, tantôt seules, tantôt réunies par deux, par trois, par douze, et poussant comme des pépinières de petites coupoles.

Nous montons à l'église de St-André au sommet de la vieille ville, perchée sur la hauteur à 300 pieds au-dessus du Dniepr qu'elle surplombe, et dont le regard peut suivre les détours à une distance infinie dans la plaine verdoyante. A nos pieds le „Podol" ou „Bas Kief", la partie commerçante de la ville avec ses constructions neuves, maisons jaunes à toits verts, parmi les bouquets d'arbres.

Le fleuve large d'environ 500 mètres roule ses eaux jaunâtres au pied d'une colline couverte de grands arbres qui s'élève à pic au-dessus de sa rive droite, tandis que sa rive gauche est formée par la plaine immense et fertile de la Petite Russie. C'est sur le sommet de cette colline surplombant les méandres du Dniepr que s'élève le Vieux Kiev qui étage sur plusieurs monticules ses innombrables églises, ses monastères et ses couvents. Et tout le pays environnant disparaît sous des arbres touffus et verdoyants qui tout autour en= =serrent la ville et la pénètrent.

C'est une ville belle et plaisante qui ajoute à tous les charmes d'un paysage riche et varié l'animation et le confort d'une capitale moderne en même temps qu'une originalité russe intense. Le cachet national est aussi marqué qu'à Moscou, mais Moscou est la Russie orientale presque asiatique ; ici nous sommes au coeur de la Petite-Russie dont Kiev surnommée „la Jérusalem russe" est avant tout

[illegible] retiennent.

Tout [illegible] [illegible] dans la même pro-fusion [illegible] au milieu des fleurs [illegible] des jardins publics du „Château des fleurs" et du [illegible] est encore plus exubérante que dans tout [illegible] [illegible] Coupoles [illegible] commen-cent à s'assombrir : [illegible] vaillante et aimable compagne qui a [illegible] pendant 3 semai-nes et a su supporter sans [illegible] les épreuves d'un rude voyage et les imperfections de nos 3 caractères. Nous l'accompagnons [illegible] à la gare où elle monte dans le rapide de Winterthur...

Vendredi 7 Septembre.

Vent glacial, ciel gris, pluie fine et pé-nétrante. Nous allons visiter la très célèbre Laura : c'est le nom que l'on donne aux couvents de l'Empire qui sont en même temps résidence d'un métropolite et grand séminaire. Il y en a 4 en Russie, et celle de Kiev est la plus importante. Elle relève directement du patriarche de Moscou. La légende veut qu'elle ait été fondée au XIe siècle par un ermite, Hilarion, qui s'était creusé une grotte dans la falaise du Dniepr. Actuellement la Laura compte une [illegible] d'églises dont six sont souterraines contenant une quantité de reliques extrêmement vénérées. Il y vient annuelle-ment 150 000 pèlerins ; les plus pauvres campent dans la cour et [illegible] gratuitement, les autres logent dans une hôtellerie [illegible], [illegible] et don-nent en partant la somme qu'ils veulent.

Nous voyons de loin émerger les nombreux clochers des bois au dessus du Dniepr, et nous entrons dans la vaste cour en face de l'énorme cathédrale de l'Assomption ; l'intérieur en est très sombre et rempli de pélerins. Ce sont des familles entières de Petits-Russiens hommes, femmes et enfants, qui arrivent à la Lavra après des semaines de marche, portant leur maigre bagage et se nourrissant du pain et du thé qu'ils ont mendiés le long de leur route. Les femmes, avec leur longue chemise qui dépasse la robe, et dont le bas et les amples manches sont couverts de broderies, sont petites et semblent bien faites pour la plupart ; mais on ne peut voir qu'à peine leur joli costume, et il faut beaucoup deviner de leurs formes, car, à cause du froid, elles se sont enveloppées de vastes houppelandes blanches, trop larges, qui leur donnent des tournures d'Esquimaux. Hommes et femmes sont chaussés de lourdes bottes, ou bien de „lapti" en écorce de bouleau ; d'autres ont les pieds nus et portent leurs chaussures à la main, par économie ou par religion.

Tout ce peuple se presse dans les lieux saints, longuement désirés par leur aveugle dévotion et se plonge dans de profondes extases en face des reliques miraculeuses.

On peut à peine pénétrer dans la cathédrale, tant elle en regorge. La fumée des cierges et le parfum de l'encens n'arrivent pas à dominer la suffocante odeur des pélerins, de sorte qu'on y étouffe presque, et nous n'y restons guère. A la porte ce sont des entassements de mendiants, de culs de jatte et d'estropiés dont les

loques n'ont pas plus l'apparence d'un costume que leur personne mutilée n'a celle d'un corps humain.

Un interminable escalier de bois à descendre, et nous sommes dans une église plus petite, où un moine nous remet à chacun un cierge allumé. Nous nous engageons dans les „Grottes de Saint-Antoine" à la file indienne à la suite des pélerins. C'est un souterrain creusé en zig-zag dans le sol argileux, haut comme un homme et si étroit qu'on ne pourrait s'y croiser; nous cheminons une heure au moins, notre cierge à la main, dans cet étouffoir enfumé et ce n'est pas sans une certaine angoisse que nous nous enfonçons ainsi dans l'intérieur de la Terre au milieu de ces Ténèbres inconnues. Des niches creusées à droite et à gauche contiennent les sarcophages de quatre vingt un saints, conservés en momies; ils sont enveloppés dans de riches étoffes, laissant à nu quelquefois un fragment de membre: on voit émerger ici un orteil desséché, là un nez racorni ou une orbite vide, que les pélerins en passant baisent avec autant de vénération que d'ardeur. Et les kopeks, économisés par ces misérables pour le grand jour de leur visite à la Lavra s'empilent sur le corps du saint, sous la regard satisfait des gras moines immobiles, fidèles gardiens de la sainteté du lieu et... de la bonne marche de leurs affaires.

En sortant de la Lavra nous rencontrons encore des foules de moujiks dévots, fatigués et fourbus, mais le visage il-

(Petite-Russie)

-luminé, car ils sont arrivés au bout de leur pèlerinage. Quelle foi ils ont, ces misérables primitifs, pour se sentir suffisamment récompensés de toutes les peines et les privations qu'ils ont dû endurer pour arriver ici, par une minute d'extase devant une vierge couverte de pierres précieuses, ou par le contact de leurs lèvres sur le cuir d'une momie, usé déjà par les baisers que leurs ancêtres y ont posés depuis neuf siècles. Et tous les jours de l'année il y a une semblable affluence, ce n'est pas fête aujourd'hui.

En face du couvent un pont suspendu traverse le Dniepr ; il a 770 mètres de long, et a coûté deux millions et demi de roubles. C'est là que circule le va-et-vient ininterrompu des pélerins. Nous y rencontrons entre autres un essaim de jeunes filles très gracieuses, sortant du couvent la Tête couronnée de fleurs.

L'après-midi, nous continuons nos expériences, en buvant après le Koumys d'Odessa, du „Képhir" (lait de vache fermenté) à l'Exposition. Car il y a en ce moment à Kiev une exposition régionale : c'est, le long d'une pente raide, à l'ouest de la ville, un assemblage incoordonné de pavillons disparates, dont quelques-uns sont coquets, sans grande originalité. Mais de là haut, on a sur la ville, toujours pittoresque, un coup d'oeil charmant.

C'est là que nous avons le regret de dire adieu à notre second compagnon de voyage, le Professeur Eternod, dont le bel entrain nous a accompagnés et soutenus de

Moscou à Kiew. Son experience du monde et des voyages nous a tirés de plus d'un pas difficile et l'esprit d'observation et de critique du savant professeur nous a plus d'une fois ouvert les yeux et montré ce que nous n'aurions pas su voir tout seuls. Nous lui sommes reconnaissants surtout d'avoir su se faire le bon camarade de deux étudiants peu raisonnables et de s'être plié de bonne grâce à toutes leurs fantaisies. Mr Eternod rentre à Genève par Varsovie, et nous deux, quelques heures après lui, nous partirons ensemble pour Cracovie, le chemin du retour.

Nous nous trouvons en wagon avec un monsieur russe, très pur, et au courant des usages: Vers dix heures, il sonne, et donne au „Tcheloviek" (garçon de service) du wagon quelques ordres brefs. Celui-ci s'incline en esclave et revient bientôt, portant une paire de draps, un oreiller et une couverture; puis il fait basculer le dossier de la banquette du monsieur, de façon à en faire une couche horizontale, et la transforme en un lit complet. Nous lui signifions d'en faire autant pour nous, et en moins de rien notre coupé est devenu un dortoir à trois places. Après nous être deshabillés nous nous endormons, comme dorment des voyageurs honnêtes et fatigués, entre les bons draps frais.

Samedi, 18 Septembre. Arrêt à Wolocysk, dernière station russe, et cérémonie sérieuse du visa des passe-ports.

Les nôtres portent au verso autant de timbres et d'annotations que nous avons passé de nuits dans des lits différents, et nous avons eu soin de les faire viser par la police en quittant Kiew. Sans cette précaution, on ne nous laisserait pas sortir de Russie.

C'est ce grimoire bariolé que la police de la frontière doit arriver à déchiffrer avant de nous laisser passer, aussi devons nous longuement attendre avant qu'un employé, nous appellant par notre nom, qu'il estropie à la Russe, prononce notre libération. Puis il nous faut déclarer que nous n'emportons ni argent ni valeurs russes, enfin, une fois en wagon, un grand gendarme passe encore et contrôle tous les passe-ports

Nous roulons. Nous voilà donc dehors ! Hors de cette autocratique Russie, dont on s'effraie tant et où nous avons vécu cinq semaines sans le moindre conflit avec l'autorité. Au contraire, nulle part nous n'avons été aussi peu inquiétés et nous ne nous sommes sentis aussi à l'aise et aussi libres : liberté de faire tout à son gré, dessiner ou photographier, circuler ou stationner, dans la rue, les chemins de fer, les églises, partout. Il est vrai que nous sommes d'humeur pacifique, nous n'avons jamais cherché à mettre à l'épreuve la patience de la police et quoique bons fils de Tell, nous avons toujours ôté notre chapeau devant l'image du Tsar.

En retrouvant la langue allemande, l'heure centrale et les petits képis bons-enfants des soldats autrichiens, on a l'impression d'être en pays de connaissance et l'on se croit déjà tout près de chez soi – effet de contraste !

Ce n'est qu'après douze heures de route à travers les riches vallées de la Galicie, que nous arrivons le soir à Cracovie, sans nous être arrêtés à Lemberg. Un cocher, qui, hélas, n'a plus rien d'un izvostchik, nous dépose à l'Hôtel de Dresde, où tout le monde dort déjà profondément, car

il est presque dix heures, et c'est très tard, en Autriche

Dimanche 19 — **KRAKOW.** La place du marché, où s'ouvrent nos fenêtres, présente au radieux soleil du dimanche matin un spectacle animé et très pittoresque. C'est une très vaste place carrée, appelée le „Ring", occupée en son milieu par une ancienne halle aux draps, grande bâtisse originale, surmontée d'un clocher, et qui aligne sur chacune de ses faces une rangée d'arcades gothiques. Tout autour, sur la place, un peuple bigarré se démène avec agitation, car c'est jour de marché et tout doit être fini à 10 heures, quand sonne la cloche des cultes. Le sont des gens de Cracovie et des paysans polonais des environs, acheteurs et vendeurs dans leur éblouissant costume national : grands manteaux blancs ornés de manchettes rouges, redingotes noires, flottantes, garnies de passementeries et doublées d'écarlate, bottes molles, chapeaux de feutre à fond haut. Les femmes, en cotillons courts, ont sur la tête un foulard de soie à longues franges et sur le dos un châle mis en pointe sous les carreaux de couleur voyante étincellent au soleil. Le corsage est de velours foncé, avec une large ceinture incrustée de pierreries et le jupon, à fleurs multicolores, est recouvert d'un tablier de soie bario-

Tous ces costumes sont frais et propres et d'une grande richesse, la soie et le velours y dominent, et les couleurs sont si brillantes qu'on dirait les figurants de quelque grand

opéra plutôt que de braves campagnards faisant entre eux leurs affaires.

Quelques heures après, le marché a disparu, mais c'est le moment de la bourse. Alors à la place de Tour ce joli peuple endimanché, ce sont des groupes noirs de Juifs en redingote, avec leur barbe frisée et le tire-bouchon de cheveux qui pend au devant de leur oreille. Tous portent cet appendice, comme un signe de ralliement, depuis les petits enfants jusqu'à de vieux messieurs très soignés, avec un chapeau de soie sous lequel se balance cette grotesque spirale.

Pour les voir dans leur vrai cadre nous faisons en tramway le tour du quartier juif, où nous retrouvons chez eux les Enfants d'Israël avec leurs affiches en Hébreu. Ils sont un peu moins sordides qu'à Varsovie, et pourtant pas plus appétissants.

Cracovie est pittoresque, avec son vieux Château royal, sur le mont Wawel, qui, à côté de la cathédrale, domine la Vistule de ses hauts crénaux. Elle possède une magnifique promenade, bâtie sur les fortifications et les fossés détruits, et qui met tout autour de la vieille ville une ceinture de grands arbres. Tout le beau monde cracovien s'y rencontre le dimanche matin.

Nous sommes ici en Pologne bien plus qu'en Autriche, et si l'Allemand est la langue officielle le Polonais reste la seule utilisée par la population.

Pour employer notre après-midi, nous partons à pied pour le „mont Kosciusko", où nous arrivons en une heure.

C'est une ridicule taupinière gazonnée, de 34 mètres de haut, régulièrement conique, autour de laquelle un sentier s'enroule en spirales. Elle a été bâtie de main d'homme en 40 années (1820 à 1860) par les patriotes polonais, en l'honneur de leur héros Kociusko. Une butte semblable, identique de forme et d'élégance, s'élève au sud de la ville, celle-ci en l'honneur de Cracus, fondateur mythologique de Cracovie

Du sommet de la montagne de Kociusko nous avons une fort belle vue sur la ville avec son château, et, dans le lointain, la chaîne des Carpathes. Le soleil se couche derrière nous, et, par un singulier effet de mirage, il dessine dans le ciel, au point opposé de l'horizon, trois immenses rayons sombres qui surmontent la silhouette de Cracovie, et y ajoutent quelquechose de fantastique.

Au retour, croyant abréger notre chemin, nous avons l'idée singulière de nous faire passer sur l'autre rive de la Vistule, par un jeune gymnasien qui manoeuvrait un très frêle petit bateau ; il nous faut ensuite trouver un pont pour rentrer dans la ville, et nous errons longuement sur les bords ténébreux et déserts de la rivière avant de le trouver.

Enfin, après avoir dîné dans une des nombreuses et fines „Delicatessenhandlung" qui tiennent ici lieu de restaurant nous disons adieu à cette population de Cracovie, que nous avons trouvée cordialement aimable, obligeante et confiante, et avec laquelle nous aurions aimé pouvoir faire plus ample connaissance.

Le soir même nous partons pour Vienne.

Quatre jours après nous étions à Venise, et nous nous remettions de nos 11500 kilomètres de chemin de fer, dans le calme enchanteur et reposant des flâneries en gondole, bercés par les mandolines et les guitares des Vénitiens.

Puis Milan et le Gothard, enfin Lucerne, et le 26 Septembre, en arrivant à Genève nous fermions la boucle de notre voyage circulaire.

DK 26 .B67 1897
En Russie, notes de voyage, ao
Stanford University Libraries
3 6105 038 919 770

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305